

L'écho de l'étroit chemin

Association Francophone des Auteurs de Haïbun
Journal trimestriel en ligne

N°25 - Mai 2018



Sommaire

Éditorial, *Danièle Duteil*
Sélection haïbun

Thème : Frontière(s)

- L'anneau de Jupiter, *Daniel Birnbaum* p. 5
- Des pas sur le gravier, *Monique Merabet* p. 7
- La brèche de Roland, *Marie-Noëlle Hôpital* p. 11
- Je t'aime, *Nicole Pottier* p. 13
- L'assaut, *Danièle Duteil* p. 15



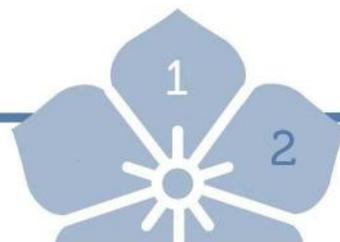
Thème libre

- Scène primitive, *Françoise Kerisel* p. 17

Coups de cœur

p. 19

- L'assaut, de Danièle Duteil, par *Jo(sette) Pellet*
- Scène primitive, de Françoise Kerisel, par *Georges Friedenkraft*



L'écho de l'étroit chemin

Variations sur le haïbun

- Réverbères, *Bernard Dato* p. 21
- Je regarde, *Bernard Dato* p. 23

Entretien avec Bernard Dato, par *Danièle Duteil* p. 25

Appel à textes : haïbun, tanka-prose et haïku p. 27

Réflexion

Changement climatique. Le haïku, lanceur d'alerte, *Alain Kervern* p. 29

Nécrologie

- Max Verhart, *Alain Kervern* p. 31
- Tōta Kaneko, *Alain Kervern* p. 33

Livres

- Cet été-là, j'étais soldat..., haïbun de Tōta Kaneko traduit par Seegan Mabesoone, *Danièle Duteil* p. 37
- L'été en morceaux ou Chambre 575 de Roland Halbert, *Marie-Noëlle Hôpital* p. 41
- Dans le silence de la maison, haïbun de Chantal Couliou, *Danièle Duteil* p. 44
- Dessin dans l'azur, haïbun de Marie-Noëlle Hôpital, *Danièle Duteil* p. 46
- Le rire des étoiles, haïbun de Monique Merabet, *Danièle Duteil* p. 50

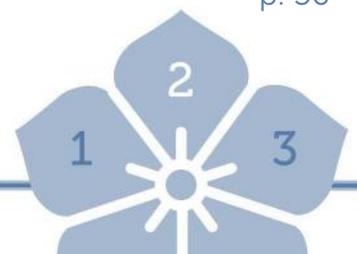
La vie de l'AFAH

Nos adhérent.es ont du talent p. 53

Publications

Annonces et rencontres p. 55

Adhésion p. 56





À l'ombre des fleurs de cerisiers
il n'est plus
d'étrangers

*Kobayashi Issa*¹

« 2018 marque le 160^e anniversaire des relations diplomatiques entre le Japon et la France et le 150^e du début de l'ère Meiji qui a ouvert le pays à l'Occident. Au XIX^e siècle, l'Europe était en effervescence avec le japonisme. »²

Le haïku, qui a franchi les frontières à l'aube du XX^e siècle, a maintenant conquis le monde occidental, ne cessant de réaffirmer le rôle des arts dans le rapprochement des peuples.

La sélection de haïbun du numéro 25 de *L'écho de l'étroit chemin* décline le thème proposé, « Frontière(s) », de bien des manières, montrant la complexité de ces limites entre peuples et territoires, qui peuvent tout aussi bien relier qu'opposer. N'est-ce pas là, en définitive, que se pose le problème de la relation au monde de nos sociétés et des êtres qui les composent ?

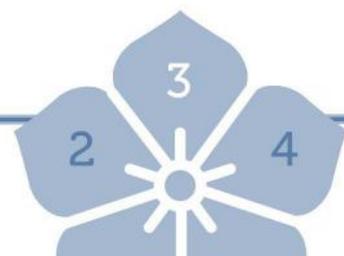
Daniel Birnbaum, dans *L'anneau de Jupiter*, se tourne avec humour du côté du rêve, c'est-à-dire de tous les possibles, y compris des alliances inimaginables à première vue. Bienheureux poètes et rêveurs qui trouvent toujours moyen de s'évader d'un monde étroit que leur fantaisie ne cesse de transcender.

Avec *Des pas sur le gravier*, Monique Merabet décrit, avec tout autant de poésie, son monde à elle, sa bulle « protectrice » qui la préserve de l'extérieur, lui laissant cependant entrevoir des bruits provenant de « l'autre côté de la rive ». L'enveloppe est bien fragile et poreuse cependant, puisque parfois ont lieu des intrusions... L'auteure, l'air de rien, oriente fort habilement la pensée et la conscience des lecteurs et lectrices sur le sort réservé aux clandestins.

La brèche de Roland, de Marie-Noëlle Hôpital, poursuit sur le thème des exilés, des peuples opprimés qui fuient les dictatures, mettant en exergue les similitudes entre les époques. À la différence près que les frontières entre les peuples sont aujourd'hui beaucoup plus mouvantes qu'autrefois.

1. In *HAIKU – Anthologie du poème court japonais*, Corinne Atlan et Zéno Bianu, *Poésie* / Gallimard, 2012. ISBN : 978-2-07-041306-5.

2. <http://www.lefigaro.fr/voyages/2018/03/29/30003-20180329ARTFIG00026-comment-le-japon-veut-attirer-plus-de-touristes.php>



L'écho de l'étroit chemin

Quant à Nicole Pottier, dans *Je t'aime*, elle se penche sur l'enfermement, aux heures sombres de la dictature roumaine, égrenant les pensées éparées qui roulent dans la tête de la prisonnière politique Léna Constante.

Mondes clos, et mondes ouverts aussi, quelquefois bien au-delà de ce qui était escompté. Dans *L'assaut*, texte « coup de cœur » de Jo(sette) Pellet, la mer, poussée par la rage du vent, reconquiert ses territoires perdus : fracas des digues, terres submergées, délabrement des installations humaines...

Un seul haïbun illustre le thème libre. Il s'agit de *Scène primitive* de Françoise Kerisel, « coup de cœur » de Georges Friedenkraft : il est une voix, un « écho primordial, qui résonne en nous comme un accord musical indélébile », commente le lecteur.

Ce numéro 25 de *L'écho de l'étroit chemin* reçoit Bernard Dato. Le poète livre, dans la rubrique intitulée « Variations sur le haïbun », un éclairage particulier sur le haïbun « à sa manière », c'est-à-dire écrit en vers libres suivis d'un haïku.

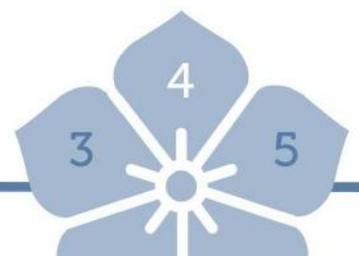
L'article d'Alain Kervern montre ensuite, à travers sa réflexion *Changement climatique : Le haïku lanceur d'alerte*, l'empathie du poète pour la nature, particulièrement mise à mal de nos jours.

Enfin, le ciel s'est malheureusement endeuillé en ce début de printemps. Dans la rubrique « Nécrologie », Alain Kervern rend hommage à deux personnalités du monde du haïku, qui viennent de nous quitter : il s'agit du poète néerlandais de renom Max Verhart et du grand haïjin Tōta KANEKO.

Tōta KANEKO a été tout récemment traduit par Seegan Mabesoone pour son recueil *Cet été-là, j'étais soldat... Mémoires de guerre d'un maître de haïku. Suivi de quarante haïkus de l'auteur* (éditions Pippa). À consulter dans la rubrique « Livres », ainsi qu'un aperçu de plusieurs autres ouvrages.

Comme toujours, « Nos adhérent.es ont du talent », et des idées ! Ils / elles le montrent dans les échos de la « Vie de l'AFAH ».

Le prochain numéro de *L'écho de l'étroit chemin* paraîtra en août. En attendant, bonne lecture !



L'écho de l'étroit chemin

Mai 2018 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème " frontière(s) "

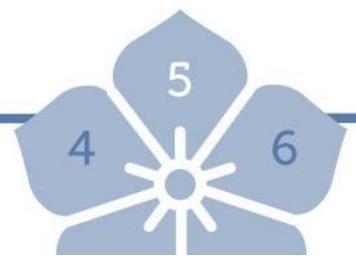


L'anneau de Jupiter

Je me souviens très bien. J'attendais le bus. Il devait y avoir quoi, une centaine de personnes dans la gare routière, au moins, peut-être plus. Je n'ai jamais su évaluer un nombre de personnes. Mettons deux cents. Ça n'a pas d'importance. C'est là et à ce moment que j'ai entendu le message dans les haut-parleurs. Mais je ne saurais dire si vraiment il venait des haut-parleurs ou s'il résonnait seulement dans ma tête. Parce que je n'ai pas demandé aux autres personnes si elles l'avaient entendu aussi. Tout ce que je peux dire c'est que je n'ai pas vu de mouvement de foule, ni de visages étonnés. Le message disait : « Les voyageurs pour Jupiter sont priés de rejoindre le quai numéro 154 ». Ça m'a paru bizarre parce que je sais qu'il n'y a pas de quai 154 dans cette gare. Il n'y a de quai 154 dans aucune gare je suppose. Ça ferait beaucoup trop de quais. J'ai supposé qu'il s'agissait d'une erreur ou d'une plaisanterie. Ou que j'avais rêvé. Ça m'arrive souvent en attendant un bus ou un train. Et bizarrement je ne rêve alors jamais de ma destination. Mais cette fois je me suis mis à rêver de Jupiter.

Dans le soir d'été
une pluie d'étoiles
voyage sans retour

Je pris rapidement ma décision. Pourquoi pas Jupiter après tout. Je me rendis sur le quai 154. Qui, surprise, était bel et bien là. Il était désert. À part cette très belle jeune fille qui semblait attendre. Ou rêver. On ne sait jamais vraiment avec les très belles jeunes filles. Elles semblent rêver plus que tout le monde. Même plus que ceux qui attendent un bus ou un train. Peut-être prennent-elles cet air-là car elles veulent simplement qu'on les laisse tranquilles. Ou peut-être s'imagine-t-on qu'elles rêvent car le rêve va bien avec la beauté. Mais si ça se trouve elle était juste en train de penser à régler ses impôts ou appeler son dentiste. On peut penser à tout et n'importe quoi en attendant un bus. Même un bus pour Jupiter.



L'écho de l'étroit chemin

Mai 2018 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

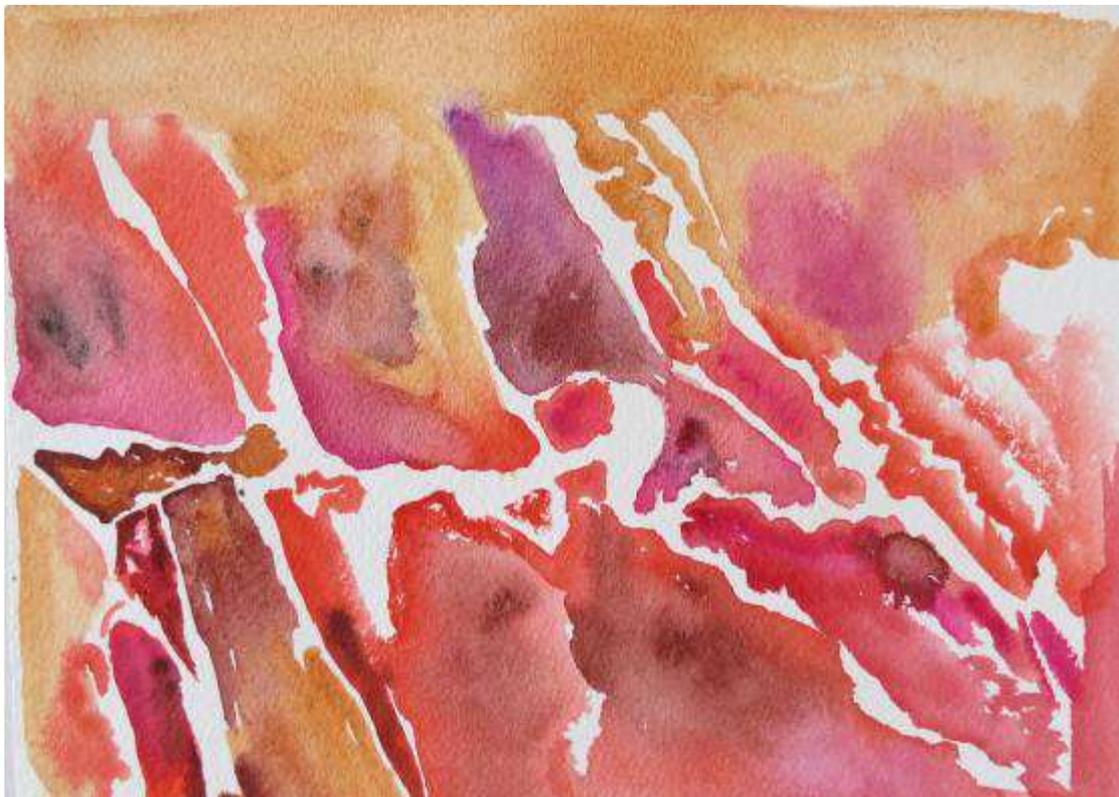
Sélection : thème " frontière(s) "

Nouveau départ
associer la bonne étoile
au bon rêve

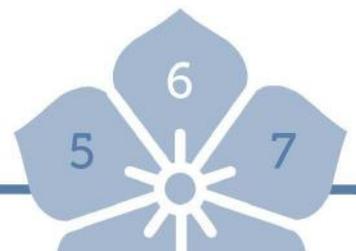
Le bus était à l'heure. Je montai à la suite de la jeune fille. À l'intérieur, beaucoup de gens comme moi, sans papiers, sans permis, avaient déjà pris place. Ils se disaient que les garde-frontières de Floride n'avaient pas le droit de vérifier les papiers dans les bus de la compagnie privée Greyhound.

Quelque mois plus tard, toujours à Jupiter, je passai l'anneau au doigt de la jeune fille.

Daniel BIRNBAUM (France)



Se glisser entre deux : aquarelle de Brigitte Briatte



L'écho de l'étroit chemin

Mai 2018 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème " frontière(s) "



Des pas sur le gravier

Vol en zigzag
un cardinal passé chez moi
sans s'en rendre compte

Des pas sur le gravier. Le monde extérieur soudain réduit à cette empreinte ténue lorsque je suis assise, à écrire sur la véranda. À l'abri de la fragile barrière de plastique vert, brise-vent recouvrant le grillage, j'écoute. Frontière de peu... et pourtant franche séparation d'avec le monde de la ruelle, d'avec les inconnus qui habitent là, dont j'ignore le nom.

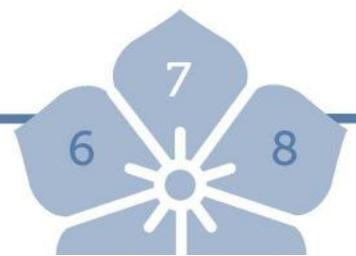
Qu'ai-je en commun avec toi, l'homme, la femme, l'enfant... vous qui passez, qui courez vers un destin qui n'est pas le mien ?

Ces pas précipités
oh ! vous n'avez rien su
de cet oiseau tombé

Le monde au-delà n'est qu'un décor de silhouettes devinées, imaginées. Hors de ma vue, silencieuses la plupart du temps, hormis ce crissement... ou ce parfum qui flotte un instant et disparaît.

Parfois aussi, la ruelle tranquille se remplit de voix, de mots que je ne distingue pas complètement, d'une autre langue, de bribes de confidences confiées au téléphone – sans doute y a-t-il une meilleure réception, juste sous le pylône bardé de boucles relais pour je ne sais quelles ondes – propos à reconstituer, à recomposer pour leur donner semblant de réalité logique. Kaléidoscope de scènes, théâtre d'invisibles drames, mélodrames, pages d'un roman éternellement en jachère.

Désherbage près du mur
j'ai tout appris de l'amour
qui ne dure pas



L'écho de l'étroit chemin

Mai 2018 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème " frontière(s) "

Quelquefois, je songe, j'espère. Est-ce toi, Alice qui passe sur le chemin, toi la jeune fille qui a sauté de l'autre côté de ma vie, il y a bientôt trois ans ? Les frontières du cœur sont souvent poreuses.

Reviendras-tu sans crier gare, va-et-vient en tapinois et soudain : « Coucou, c'est moi ! » ? Retrouveras-tu le sésame pour retourner chez moi ? Reconnaitrai-je encore ta voix ?

Mais derrière la clôture, je dois me contenter d'échauffourées de miaulements, sifflements, crachotements et d'un matou jaune qui déboule inmanquablement au pied de l'arbrisseau, entraînant la mangeoire aux oiseaux.

Depuis la tempête
le petit margosier¹ se penche
contre le mur

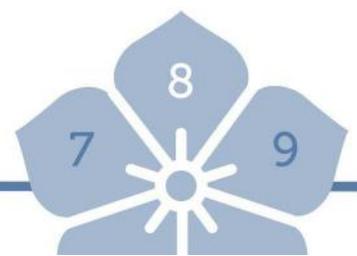
Il semble écouter, attentif à ce qui est la vie d'à côté. Pour ma part, je souhaiterais ouvrir une brèche, agrandir cet accroc taillé par l'agression d'un liseron ou d'une griffe. Voir ce qui arrive sur l'autre rive, découvrir enfin qui possède cette voix rauque, ce rire cascasant, ne plus m'abuser sur leur appartenance. Le choc de réaliser que ces lèvres bien dessinées dans un visage de madone s'enquérant d'une poule échappée, c'étaient elles aussi qui proféraient ces jurons si grossiers. Savoir.

Mais ce serait là m'exposer à mon tour. Mieux vaut demeurer en deçà de l'opaque rideau. Après tout, cela sert à ça, une frontière : protéger, marquer la séparation entre le tien et le mien, entre le sien et le sien.

Mon rôle de garde-frontière se borne à maugréer les intrusions félines, à tenter de les contenir. Ce chat est famélique ? Et après ?

C'est dans l'air du temps de refouler les migrants, hélas ! Préserver son tranquille confort à tout prix, ouste, allez-vous-en ! Ce n'est pas chez vous ici, mon jardin ne peut accueillir toute la misère du monde : les rumeurs d'exclusion enflent et persistent.

1. « margosier » : nom réunionnais de l'arbre neem originaire de l'Inde.



L'écho de l'étroit chemin

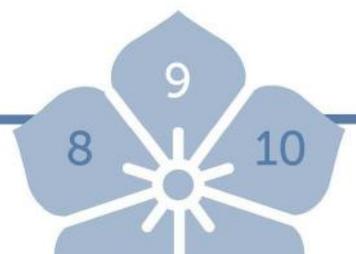
Mai 2018 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème " frontière(s) "

Naufragés fuyant
la terre devenue aride
ma faute à moi ?

Autre mur, autre clôture. La voix des petits voisins : Madame, s'il vous plaît...
Ah ! Que faire contre les ballons clandestins ?

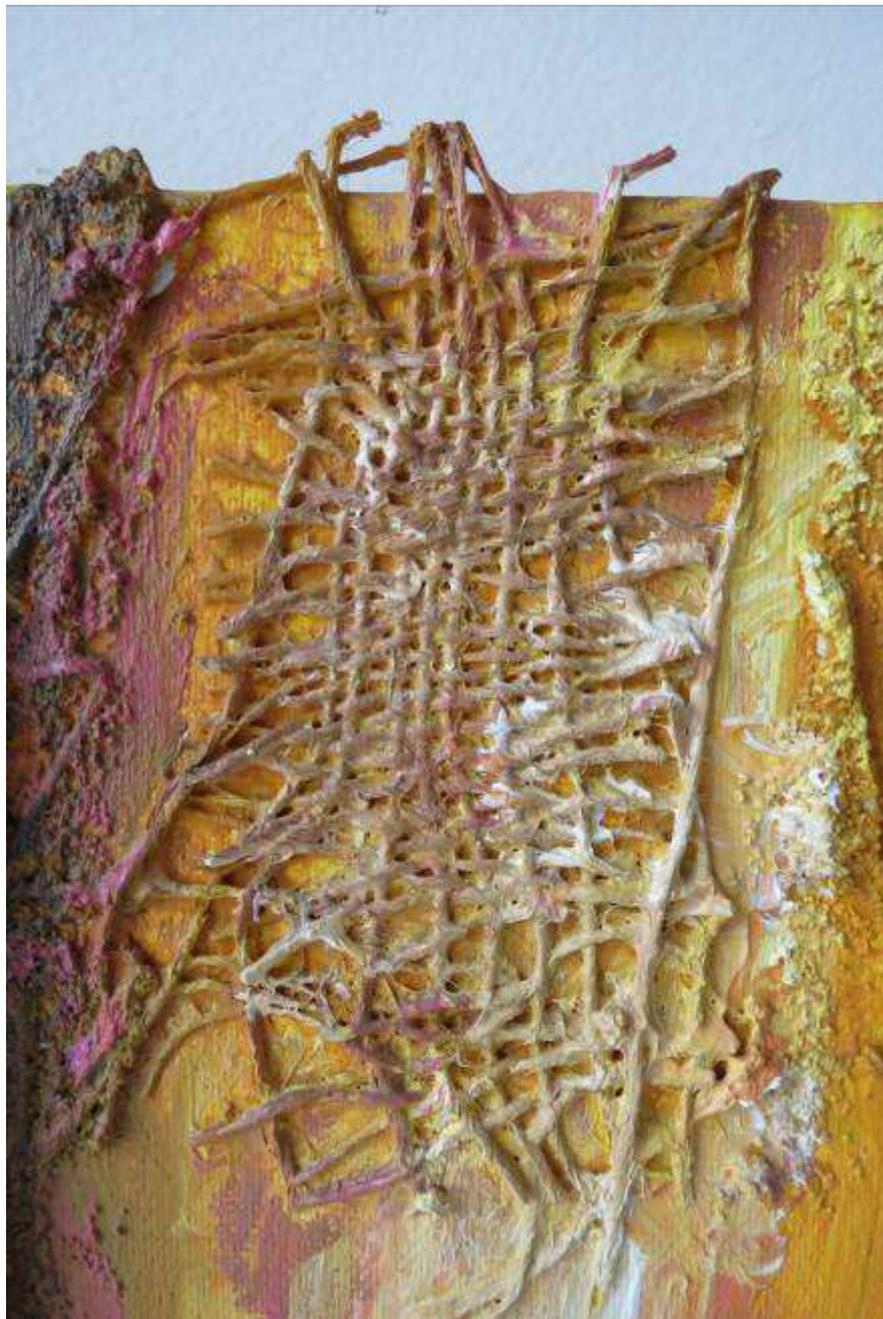
Monique MERABET (La Réunion, le 8 avril 2018)



L'écho de l'étroit chemin

Mai 2018 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème " frontière(s) "



Et de l'autre côté, acrylique et tissu, de Brigitte Briatte

L'écho de l'étroit chemin

Mai 2018 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème " frontière(s) "



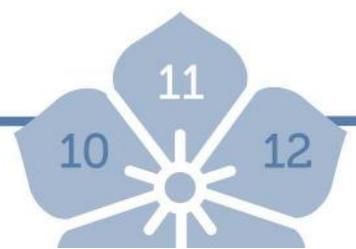
La brèche de Roland

Cerbère : ainsi s'appelle le chien à trois têtes de la mythologie grecque, l'horrible, le redoutable gardien des Enfers. Rien de plus paisible cependant que le port de pêche coloré, la riante station balnéaire dont le nom annonce au passant la limite entre la France et l'Espagne. Même le poste où officiaient naguère les préposés à la douane est abandonné. Les eaux bleues scintillent sous le soleil du Midi, les rochers de la Côte Vermeille rutilent, les vignes verdoient, les voiliers se balancent doucement dans les criques, au gré du vent. Rien de plus facile que d'entrer en pays étranger, côté Costa Brava. Douce aux touristes, la Méditerranée sert cependant de sépulture à de nombreux exilés. Des gardes sont capables de faire lâcher prise aux migrants agrippés à des canots de sauvetage pour les rejeter à la mer. Mais pour nous qui venons du Nord, point de menaces, bien au contraire.

L'ancien cimetière
transformé en roseraie
jardin Renaissance.

Pour la fête des fleurs, Gérone est noire de monde. Les rues se couvrent de plantes, de buissons, les compositions florales tapissent les pavés, ornent les murs, décorent les vitrines, se suspendent en l'air dans des chapeaux de paille, des chaussures ou sur des cintres... Les roses et les lys se lovent partout, tombent en cascade, offrant de merveilleux mariages de couleurs.

Toutefois, si nous quittons les régions maritimes, la barrière pyrénéenne se dresse entre les deux patries, une chaîne continue les sépare naturellement. Que de cirques austères, de pics farouches, de froids glaciers, d'éperons rocheux, d'altiers sommets survolés par les rapaces ! Je me souviens de la brèche de Roland, passage très escarpé, fendu peut-être par une épée géante et légendaire. Une hermine d'un bel or roux se découpait sur la neige estivale, franchissant allégrement la ligne frontière. Roncevaux résonne encore de l'écho de l'olifant du preux Roland. Plane le souvenir de la chanson



L'écho de l'étroit chemin

Mai 2018 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème " frontière(s) "

de geste où le héros, malheureux compagnon de Charlemagne, mourut non pas terrassé par ses ennemis, mais victime de sa propre ardeur à lancer un appel désespéré à l'empereur : il sonna de tout son cor, ses tempes s'ouvrirent et le sang s'écoula de ses veines. L'armée arriva trop tard, l'arrière-garde impériale fut entièrement massacrée dans l'étroit défilé qui se referma comme un piège.

Mais pourquoi remonter à une époque si lointaine ? Les Espagnols, fuyant la dictature franquiste, gravirent les sentiers les plus raides pour atteindre la France du Front Populaire.

Ciel gris, neige grise
mirage de la montagne...
marcheurs sans repères.

Il fallait rejoindre l'autre partie de la Catalogne, et pour longtemps. De part et d'autre de la frontière, la langue catalane a continué sa vie obscure, souterraine. Elle n'est pas morte, les peuples et leurs cultures résistent, et survivent aux dictateurs, quelle que soit la durée de la tyrannie.

Marie-Noëlle HÔPITAL (France)



Faire front, techniques mixtes de Brigitte Briatte

L'écho de l'étroit chemin

Mai 2018 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème " frontière(s) "



Je t'aime !

« Je t'aime ! »

Les mots jaillissent spontanément de mes lèvres. Je suis étonnée, je frissonne. J'ai peur tout à coup, peur que l'on m'entende, que l'on vienne me chercher. Y a-t-il une erreur ? Derrière moi, les portes se sont fermées, épaisses et inébranlables. Je ne veux pas me retourner. Les murs du pénitencier sont écrasants, et leur ombre semble me menacer. Pourtant l'immensité du ciel devant moi m'appelle. Je suis étourdie. L'espace d'un instant, je ne sais plus qui je suis.

Il y a bien longtemps que je me suis affranchie de leur monde. J'ai franchi les frontières mentales qui me séparent du quotidien... des cellules d'isolement... des cachots aux barreaux de fer et aux murs suintant d'humidité... de ce régime organisé où règnent l'arbitraire et la terreur. Brimades, cris, menaces, fausses promesses et intimidations, rien n'y a fait. Je n'ai pas cédé. Et finalement le silence. Depuis combien de temps suis-je ici ? Privée de mes lunettes, le monde s'est estompé peu à peu. Ses contours se sont effacés lentement. Si peu de lumière entre dans ces couloirs obscurs, à moitié enfoncés dans la terre. J'ai aboli les distances, mon imagination m'entraînant toujours plus loin. Je me suis enterrée vivante gardant en mémoire les souvenirs d'autres temps.

Dix-huit ans ont passé. Un air frais et pur fouette mon visage. Dans mes yeux, le ciel est si bleu qu'il m'éblouit. Mon cœur sort de sa léthargie. J'entends ces mots, des mots difficilement articulés, ces mots qui sont les miens.

soleil de printemps –
dans l'ombre sur le bas-côté
une fleur égarée

(En hommage à Lena Constante, prisonnière politique roumaine).

Nicole POTTIER (France)



L'écho de l'étroit chemin

Mai 2018 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème " frontière(s) "



Libre, la lumière : aquarelle de Brigitte Briatte

L'écho de l'étroit chemin

Mai 2018 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème " frontière(s) "



L'assaut

Il a surgi, le vent, à l'heure de l'angélus, familier d'abord, lâchant quelques bourrades au détour des toitures.

*Le bruit de la clenche
derrière la porte en bois
premiers réverbères*

Puis, venue des tréfonds de l'univers, une puissante poussée, comme si un énorme poumon gorgeait chacune de ses alvéoles jusqu'à complète distension.

Soudain, la profonde inhalation se bloque, le temps se suspend à l'haleine indécise. Alors seulement, monte la rumeur. Sourde et imprécise d'abord, elle enfle, se dilate, se propage bientôt à travers landes et forêts. Souffle tumultueux, fouillant, récurant le moindre interstice, bousculant tout sur son passage. Ô hurlement des arbres centenaires que l'ouragan démembré !

Alors que minuit frappe ses douze coups, le vent charge à tout va, pénétrant les soupentes, se vautrant même au creux des oreillers.

À trois heures du matin, les flots démontés lancent l'assaut, éventrent les parapets et disloquent les digues.

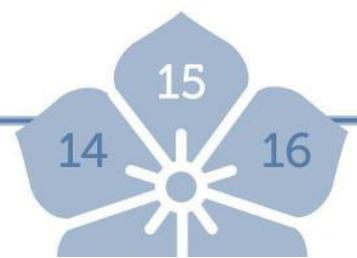
*Sous la lune grise
la danse tordue des ombres
du sel sur les vitres*

Le jour se lève sous un soleil radieux, mais tous les contours ont disparu, gommés, avalés, noyés. Loin sur les vastes terres submergées, des oiseaux de mer cherchent leurs repères, un courlis cendré plane, incertain, au-dessus de clôtures effondrées.

L'eau et la boue luisent jusqu'au pied des clochers. Des maisons sont broyées.

*Dans le silence
monte le chant du merle
clair comme jamais*

Danièle DUTEIL (France) : Île de Ré, 1^{er} mars 2011. Tempête Xynthia,



L'écho de l'étroit chemin

Mai 2018 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème " frontière(s) "



Nulles limites, aquarelle de Brigitte Briatte

L'écho de l'étroit chemin

Mai 2018 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème libre



Scène primitive

C'est au vol, à la radio, que j'ai entendu cette question posée à un rappeur.

- Ta scène primitive... L'air de ta scène première, c'était quoi ?

La réponse, je l'ai oubliée, non la question, que le monde reprend depuis toujours.
J'entr'ouvre *Le livre des morts*, en ses incantations.

"- Quel est ton vêtement de pureté ?

- Le souvenir de la première parole qui me berça."

Le poème est-il le chemin parfois périlleux à prendre, pour retrouver cette musique originelle, ces voix assourdies par la force de l'oubli ?

À l'ami.

- Quel est-il, ton chant des sirènes ?

- C'est plutôt un grand silence, après la disparition de mon jeune frère. Il m'a poussé vers les baroques, vers la mélancolie des contre-ténors.

Ainsi en Grèce la Muse versait ses petites libations d'oubli sur nos drames, sur nos chagrins...

- Et toi ?

- Moi ? Dix ans d'âge.

J'entre dans la cathédrale Saint-Vaast, sans beauté, de Béthune. Là-haut, les grandes orgues retentissent à nous arracher des bouts de l'âme. Nous venons de déménager. Je ne connaissais que chants bretons et cantiques latins de l'humble église de Larmor-Plage.

Un timbre d'enfant
emplit la nef ronde -
pas un bruit à l'entour

Ici, la forte musique m'affole, me ploie, m'emporte. Avec fracas, je tombe sur la dalle de Saint-Vaast. C'est à la sacristie que je me réveillerai, bienheureuse. Ô la joie des résurrections !



L'écho de l'étroit chemin

Mai 2018 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème libre

Après la chute
bosse glorieuse -
vanitas vanitatum

Depuis je cherche l'air, la voix qui me terrasserait encore, tel un vieil enregistrement de Kiri Te Kanawa, entendu un soir. Je cherche la parole première qui me berça.

Françoise KERISEL (France)



Souffles, aquarelle de Brigitte Briatte



Coups de cœur

L'assaut, de Danièle Duteil

Par *Jo(sette) PELLET*

L'assaut – coup de cœur et coup de poing

Ce haïbun, insolite et inattendu, a surgi à l'heure de l'angélus et au détour des divers autres textes proposés pour *L'écho de l'étroit chemin*, me happant et m'emportant dans un tourbillon de mots, d'émotions, d'images et de sensations !... Mais à peine le temps de commencer à réaliser et assimiler le phénomène que déjà le dit texte était fini, me laissant en rade et sonnée, à l'instar de l'auteure par cette tempête, peut-on imaginer.

Un haïbun-assaut, concis, précis, percutant, puissant et ravageur comme la tornade, qui plonge la lectrice dans une atmosphère irréelle de fin du monde.

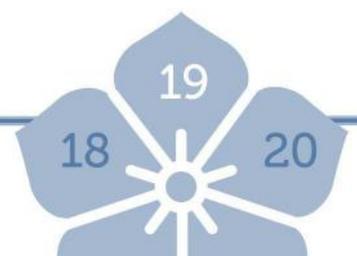
Un style sobre et élégant, utilisant des images fortes, par exemple « comme si un énorme poumon gorgeait chacune de ses alvéoles jusqu'à complète distension » ou « des arbres centenaires que l'ouragan démembre ».

Trois haïku magnifiques rythment l'événement et amènent autant de respirations bienvenues.

Et la fin, qui montre si bien l'imprévisibilité et la force de la nature : le retour du jour et du calme, et surtout – plus lumineux que le soleil – « le chant du merle / clair comme jamais ».

Un haïbun qui secoue, laisse un écho et des traces...

Jo(sette) PELLET (Suisse)



Scène primitive

De Françoise KERISEL

Par *Georges FRIEDENKRAFT*

Bien sûr, il y a la vie et la mort, que la poésie nous apprend à apprivoiser. Mais qu'en est-il de cette voix primitive et insistante, de cet écho primordial, qui résonne en nous comme un accord musical indélébile ? Cette voix mélodieuse que nous recherchons au plus profond de nous, n'est-ce pas aussi notre voie ?

Elle nous apparaît ici dans les réponses, discrètement amenées par un style léger, de la tradition (Le livre des morts), de l'ami, de l'enfant. Et si c'était la voix de l'enfant la vraie réponse, dans son timbre timide, mais qui seul sait emplir la nef et effacer tous les autres bruits ? Si c'était elle qui, dans sa pureté fragile, détenait la clé ?

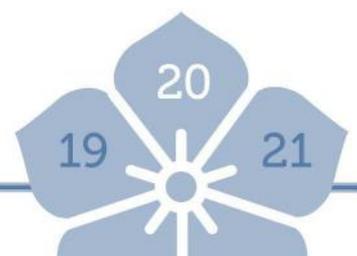
Nous ne le saurons pas vraiment puisque la quête se termine, d'une manière inattendue, par la chute de la chercheuse dans la cathédrale, avec une belle bosse sur le front !

Gageons que la poursuite n'aura pas été vaine et que le sens fondateur de la voix primale saura éclore de la vanité même de sa quête.

Un sentier de notes
glissé entre chien et loup
harmonie perdue

Georges FRIEDENKRAFT (France)

Le jury était composé de Jo(sette) PELLET et de Georges FRIEDENKRAFT.





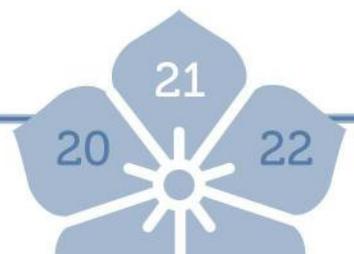
Haïbun : variations

Bernard DATO

« *Nous n'apprenons que quand notre vision du monde arrêtée est bousculée...* », B. D.

Réverbères

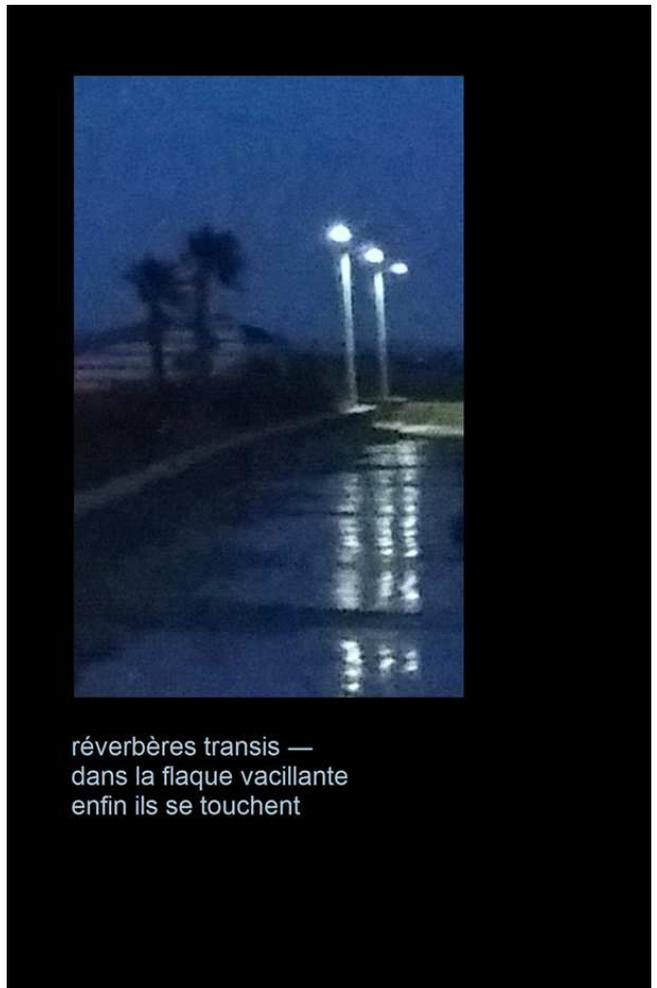
J'ai décidé de sortir
Seul.
Je ne sais pas ce qui m'a pris.
Si j'avais su.
On a bien le droit, après tout,
De sortir seul de temps en temps,
Allez, on peut bien vouloir,
De temps en temps,
Être tranquille.
Mais dès que j'ai mis le nez
Dehors,
J'ai mis le pied
Dans le bruit de la mer.
Bonnet sur la tête et par-dessus,
La capuche du survêt' et par-dessus,
La capuche de la parka
Et par-dessus, la bruine sur mon visage.
J'ai tourné le dos aux chalets
Sur pilotis, direction la promenade !
On aurait dit que tout,
Seigneur, j'aurais dû m'en douter,
Si j'avais su,
On aurait dit que la nuit bleue,
Que les rafales de vent,
Que les derniers chalets,
Que les flaques, ici et là,
On aurait dit que toutes ces choses-là,
Au fil de mes pas,
Infusaient dans le bruit de la mer.



L'écho de l'étroit chemin

Et puis c'est arrivé.
Son bras n'était pas à mon bras,
Sa chevelure n'éveillait pas
Mon visage,
Sa voix n'infusait pas
Dans le bruit de la mer.
Et quelque chose en moi
S'est mis à infuser.
Alors je me suis arrêté, seul,
Sous des réverbères. Là, sous la lumière,
Je la vois dans le chalet,
Comme je l'ai laissée,
Sous la lumière tremblante
De la lampe de chevet,
Lisant les mots tremblés du livre
Que je lui ai prêté.
Mon dieu, ma chérie, comment
Est-ce possible ? Là, sous la lumière
Des réverbères, le livre et toi,
Ma chérie,
Vous n'avez jamais été là
Autant.

réverbères transis —
dans la flaque vacillante
enfin ils se touchent



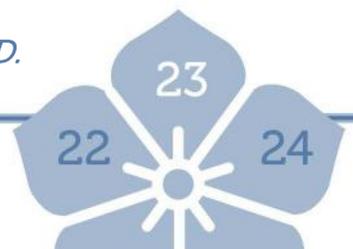
réverbères transis —
dans la flaque vacillante
enfin ils se touchent

Bernard DATO (France)

Je regarde une série, vous savez, une série
Américaine.
C'est comme ça tout le temps
Parce que, vous savez,
Je ne dors pas.
Au fil des jours, j'ai fini par ne plus suivre les intrigues.
Oh ! j'aime tant, vous savez,
Les voir assis dans des Diners
Américains,
Voir les chromes des percolateurs, la lumière dans le verre
Des salières,
La lumière qui glisse sur le vieux bleu du vieux cuir
Des banquettes.
Et puis ce rouge, vous savez,
Ce rouge du ketchup.
Et ces dos voûtés, aussi.
Et puis au fil des nuits j'ai fini par ne plus les écouter parler.
Non plus.
Ce que je regarde, au-delà des vitres des diners américains,
Ce sont les chromes de ces vieilles automobiles
Américaines,
Pare-chocs et phares, blanc cassé et rose
De Cuba,
Cuirs crasseux des banquettes arrière, aussi.
C'est comme ça, maintenant, tout le temps,
Je regarde ces séries mais je sais, vous voyez,
Je sais qu'ELLE dort.
Et ça me rassure, si vous saviez...
Doux Jésus, ELLE, elle dort, vous comprenez ?
Vous comprenez que ça me rassure, n'est-ce pas ?
Quand elle est rentrée du travail, aujourd'hui,
Elle m'a ramené un petit
Quelque-chose. Oh ! un petit trois fois rien, allez.
Je me lève, je jette un œil sur la nuit noire,
J'allume la cuisine et dans le salon, la série continue
Sans moi.
C'est étrange, soudain, mais, de vous à moi, cela me laisse
Indifférent.
Je m'assois dans la cuisine,
Et tout va bien, oui, tout va bien finalement.
Allez savoir pourquoi.

nuit d'hiver sans lune —
un quartier de citron confit
éclaire ma table

B. D.



Entretien

D. D.

Bernard, pourquoi avoir recours à cette forme d'écriture, encore relativement innovante, vers libres et haïku ? Je lis parfois vos compositions comme des chansons.

B. D.

Danièle, vous parlez de chansons... j'ai été musicien pendant une douzaine d'années, ceci explique cela.

Si j'ai un tant soit peu innové au sein du genre « haïbun », c'est par hasard. Il n'y avait aucune volonté consciente de ma part.

Et si innovation il y a (remplacer la partie en prose du haïbun par un poème en vers libres), elle est infime à mes yeux car comme quelqu'un l'a dit une fois (quelqu'un dont j'ai hélas oublié le nom) : il n'y a pas de prose, il n'y a que de la poésie *plus ou moins rythmée* — et le musicien que je suis approuve !

J'ai commencé par écrire des courtes nouvelles — dont certaines ont été publiées dans des magazines sportifs — qui faisaient des portraits fictionnels d'athlètes de haut niveau à partir de faits réels. Peu à peu, j'ai opté pour des fins surprenantes et ouvertes. C'est, me semble-t-il, la clôture idéale pour un récit. Je suis convaincu que dans le domaine de l'art, comme dans la vie en général, nous n'apprenons que de la surprise. Nous n'apprenons que quand notre vision du monde arrêtée est *bousculée*, et que, de plus, nous devons nous-mêmes apporter une réponse aux questions posées par cette surprise, et j'essayais, chaque fois que je le pouvais, de tendre vers cette forme-là.

Je m'y employais également dans des nouvelles plus personnelles, jamais publiées à ce jour, étant principalement sous l'influence de l'art de Raymond Carver. Ses fins à lui étaient *suspendues*. Ses personnages n'éprouvaient pas une révélation finale ; ils se trouvaient arrêtés, figés souvent, devant le sentiment que Borges a appelé le fait esthétique : « cette imminence d'une révélation qui ne se produit pas ». Le lecteur, quant à lui, face à ces fins suspendues et mystérieuses, se voyait dans l'obligation de chercher, de formuler plus ou moins cette révélation à la place du protagoniste.

Puis je me suis heurté à une impasse. Mes nouvelles étaient trop maîtrisées. J'y contrôlais (presque) tout. C'est le poème en vers libres qui m'a permis d'en sortir ; d'augmenter, tout au long du récit, les ouvertures, les surprises, les non-dits, *le mystère indicible que les situations du quotidien aiment à voiler*. Je découvrais alors ce que j'écrivais au fur et à mesure du travail, surpris moi-même au cours du processus. Simplement grâce au retour à la ligne à la fin du vers — et accessoirement la majuscule en début de vers. On m'a dit récemment que j'écrivais en fait de la prose. Que je confondais. Mais non ! Bien sûr, ma poésie procède majoritairement du récit. Mais l'équilibre entre forme et sens est différent de celui de mes nouvelles. Même s'il n'y a, comme je le disais, qu'une différence de degré entre prose et poésie, cette différence est conséquente.

Écrire :

« *Il a suffi de quelques secondes d'attention. Tout allait bien, tout était dans l'ordre des choses.* », c'est très différent de :

« *Il a suffi de quelques secondes
D'attention.
Tout était dans l'ordre
Des choses.* »

Les vers c'est tout autre chose que les phrases. Le retour à la ligne associé à l'enjambement n'est pas une forme vide de sens. En créant des suspensions, en déstructurant des expressions toutes faites, en faisant correspondre des vers en divers endroits du poème, le retour à la ligne bouscule le sens, multiplie les sens, provoque des surprises, engendre des ouvertures. M'imposant sans cesse de prendre en compte, au fil des réécritures, des significations qui se dévoilent malgré moi. Tout ce que je cherchais. Je suis (presque) seul quand j'écris une nouvelle. Nous sommes (au moins) deux quand j'écris un poème : *le poème et moi*. Dans cette dynamique, je n'avais pas besoin, en revanche, de rimes et de métrique fixe. Le simple retour à la ligne (qui autorisait l'enjambement) était la forme *magique* qui transformait mes textes en autant de filets pour attraper des *surprises ouvertes*.

En parallèle, la pratique de la philosophie stoïcienne — le devenir, la circonscription du présent, la circonscription du moi réduit à une partie du Tout —, et l'étude de la pensée héraclitienne — le devenir encore, la permanence de l'impermanence, l'identité des contraires —, même si elles ne sont pas totalement superposables à la pensée zen, la croisent en de nombreux points et m'ont conduit tout naturellement à son versant poétique : le haïku. Pour les stoïciens comme pour Héraclite (pour aller vite), l'instant présent n'est pas ce qui est mais ce qui *se fait*. Le haïku nous le *dé-montre*, il nous le fait effleurer du doigt. Je me suis mis à en composer quotidiennement.

Je me suis aperçu un jour que j'avais écrit un poème en vers libres d'une part, et composé un haïku d'autre part, en me fondant sur le même micro-événement. Les réunir s'est imposé automatiquement. Plus tard, j'ai découvert que je pouvais réunir des poèmes en vers libres et des haïkus fondés sur des événements différents. Dans cette confrontation des deux genres j'ai vivement ressenti deux chocs.

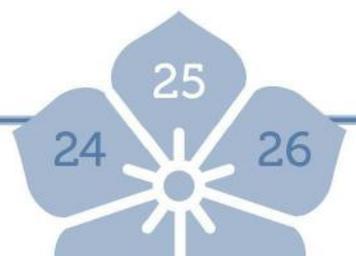
Il y avait un premier choc entre la tension vers une vérité à travers la fiction (le poème) et la tension vers un réel tel que perçu (le haïku).

Collision vérité/réel.

Le second choc était celui des formes. Un récit déroulé, déployé, où la pensée rebondissait dans une syntaxe classique au sein de laquelle je conservais la ponctuation (le poème), affrontait une syntaxe amputée *qui ne disait pas* les choses mais *faisait signe vers* (le haïku).

Collision discours/signe.

En faisant du haïku la clôture *ouverte* et *surprenante* du poème, je provoquais une double collision, j'augmentais la surprise, j'agrandissais l'ouverture.



L'écho de l'étroit chemin

Sauter une ligne entre le poème et le haïku s'imposait également. Leur tension interne, leur forme intrinsèque, étaient fondamentalement différentes. Et c'est dans cette ligne sautée, dans ce blanc (le même blanc qu'on trouve entre deux cases d'une bande dessinée), c'est dans ce lieu de la collision, c'est dans cette *vacuité* que le lecteur est sommé de trouver sa propre réponse. D'actualiser sa vision du monde mise en défaut (quand c'est réussi bien entendu !).

Au passage, c'est la raison pour laquelle j'essaie de composer des haïkus de facture classique, selon une éthique/esthétique posées par Bashō. Si j'y introduisais des figures de la poésie occidentale, le choc entre les deux formes serait forcément moins fort.

Bernard DATO

Né le 18/04/1961 à Marseille.

Rédacteur dans la revue mensuelle *MdM* (rubrique de courtes nouvelles sur des sportifs) jusqu'en 2011,

Rédacteur dans la revue bimestrielle *Comic Box* (rubrique d'essais sur l'Art Séquentiel) de 2011 à 2017.

Contributeur à l'ouvrage de Patrick Ussher *Vivre le Stoïcisme Aujourd'hui*, aux Éditions Phylactère (janvier 2017),

Contributeur à l'ouvrage de Pascale Senk, *Mon année haïku*, aux Éditions Leduc.s (octobre 2017).

Un de mes poèmes en vers libres a été publié dans le N° 9 de la revue de poésie contemporaine *17 secondes* (saison 2017/18).





Appel à textes

- Haïbun / tanka-prose

L'écho de l'étroit chemin

L'écho de l'étroit chemin n° 26, août 2018 (échéance : 1^{er} juillet 2018)

Une couleur ou thème libre

L'écho de l'étroit chemin n° 27, novembre 2018, (échéance : 1^{er} octobre 2018)

La nuit ou thème libre

Une session spéciale « haïbun brefs » est aussi proposée : sur le thème suggéré ou le thème libre, au choix.

Et toujours la possibilité d'écrire un haïbun lié (ou tanka-prose lié), à deux ou plusieurs voix. Envoi à echo.afah@yahoo.fr

Toute participation vaut autorisation de publication.

- Appel à haïkus : deux collectifs sous l'égide des éditions Pippa

Isabelle Ypsilantis

Haïkus francophones sur le thème de la Forêt.

Les auteur(e)s intéressé(e)s peuvent soumettre, d'ici le 30 juin 2108, à notre comité de lecture, une vingtaine de haïkus au choix, en les adressant par courriel à : isabelle.ypsilantis@laposte.net

Georges Friedenkraft

Haïkus francophones sur thème du Quartier Latin.

Les auteur(e)s intéressé(e)s peuvent soumettre, d'ici le 30 juillet 2018, à notre comité de lecture, une dizaine de haïkus au choix, en les adressant par courriel, à : georges.chapouthier@upmc.fr



L'écho de l'étroit chemin



Les marguerites, aquarelle (d'après C. Jodin), de Brigitte Briatte



Changement climatique : Le haïku, lanceur d'alerte ?

Par *Alain Kervern*

Parmi les règles qui président à la pratique très populaire du haïku au Japon – ce court poème de dix-sept syllabes issu d'une tradition littéraire ancienne – la présence de la nature dans le corps du poème par le biais d'une expression saisonnière, le *kigo*, ou mot de saison, reste un élément essentiel.

Parce que la poésie du haïku associe la vie des hommes au cours des saisons, se référer aux grands cycles naturels donne aux poètes la sensation de faire corps avec les pulsions de l'univers. Et pour composer un poème qui soit conforme à l'esprit du haïku, il sera utile de consulter un document de référence, à savoir un almanach poétique des saisons.

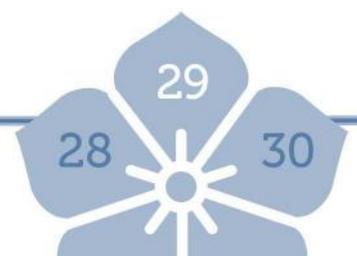
Cet almanach accumule depuis plusieurs siècles une véritable nomenclature de mots de saison liés à l'observation minutieuse et attentive de la vie de la nature. C'est à la fois nourris du véritable savoir encyclopédique de l'almanach poétique et dotés d'un sens de l'observation affiné par leur propre expérience que les poètes japonais écrivent des haïkus. Cet art n'exclut ni humour ni description clinique, et le regard plein de finesse du poète de haïku se double souvent d'une discrète empathie.

Voici le tableautin tendre et malicieux que composa sur le thème de la chaîne alimentaire le poète contemporain Sawaki Kin'ichi (1919-2001) :

*il s'empêtre dans ses ailes
et croque une libellule
le bébé hirondelle*

Les lucioles faisaient autrefois la joie des enfants durant l'été, mais des hybridations accidentelles ont entraîné leur disparition, ce que regrette la poétesse Hosomi Ayako (1909-1997) :

*au fond de la nuit
s'éteignent l'un après l'autre
des lumignons de lucioles*



L'écho de l'étroit chemin

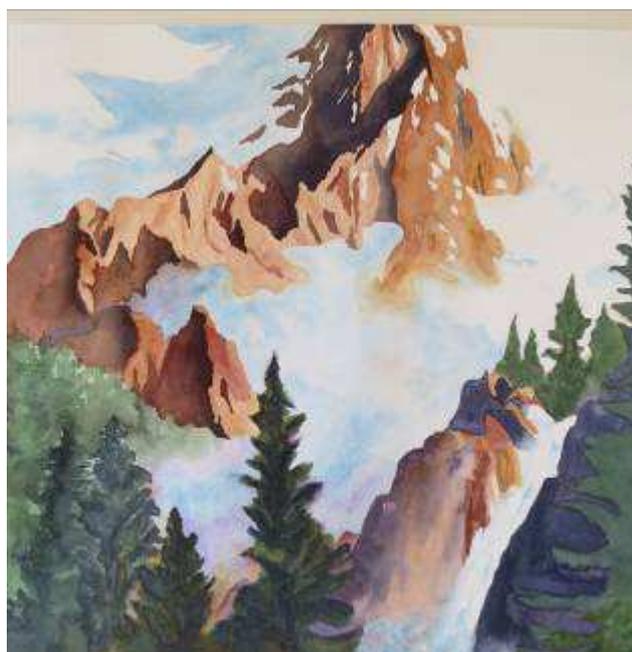
Il arrive cependant que des images audacieuses utilisées dans des haïkus devenus de véritables références d'anthologie soient rattrapées par une réalité beaucoup moins poétique. Matsuo Bashô (1644-1694) composa ainsi lors d'une de ses célèbres pérégrinations à travers le Japon le poème suivant, à propos des stridulations perçantes des cigales en été :

plénitude
il vrille le roc
le chant des cigales

Et voici qu'aujourd'hui une nouvelle espèce de cigale originaire du sud de l'archipel, appelée kumazemi, c'est à dire la « cigale ours » (*terpnosia pryeri*), a été découverte. Elle prolifère désormais dans les villes situées beaucoup plus au nord du Japon. Le poème de Bashô évoquant par grosse chaleur le chant des cigales « vrillant le roc » est quasiment devenu réalité ! Car cet insecte a une propension à pondre ses œufs entre autres dans le plastique résistant des câbles électriques qu'il perfore. C'est au point que la compagnie nationale des télécommunications NTT, gênée par les coupures provoquées par les kumazemi, cherche des solutions pour s'en protéger !

La dialectique culture/nature que vivent les poètes de haïku prend un tour aigu face au réchauffement climatique et aux dérèglements qu'il entraîne au sein de la diversité biologique. La poésie du quotidien dont se nourrissent les haïkus bascule peu à peu dans une autre réalité, plus mouvante, plus incertaine. Et les poètes de haïku, inlassables scrutateurs des métamorphoses saisonnières, assurent de plus en plus nombreux une véritable veille écologique face à des évolutions climatiques jusqu'ici inconnues à l'échelle humaine.

Alain KERVERN



Nuage ou neige, aquarelle de Brigitte Briatte



Max VERHART

Une figure importante de la communauté internationale du haïku vient de disparaître. Il s'agit de celle de notre ami Max Verhart, poète de renom, et personnalité très active pour la promotion du haïku tant dans son pays, les Pays Bas, qu'au sein des réseaux d'échanges entre les différentes associations internationales dédiées à cette pratique poétique. Toujours gai, toujours prêt à s'engager dans une action en faveur du haïku, il animait avec brio la revue *Whirligig*, revue multilingue du haïku, qui lui permettait d'avoir des contacts sur tous les continents avec des poètes ou des poétesses partageant avec lui le même intérêt pour cette forme courte de poésie. Retenons deux exemples symboliques d'une dynamique internationale du haïku où il avait toujours toute sa place. David Cobb, poète de renom et l'une des figures de proue du haïku britannique, avait publié un recueil bilingue de haïku intitulé *Euro-Haïku*, en 2007. Dans cette mini-anthologie figuraient toutes les plumes de renom qui en Europe donnent à cette forme poétique courte toute la richesse de ses possibilités. Max y figurait en bonne place, avec le poème suivant :

sous la douche
que je mourrai un jour

mes pieds nus me rappellent

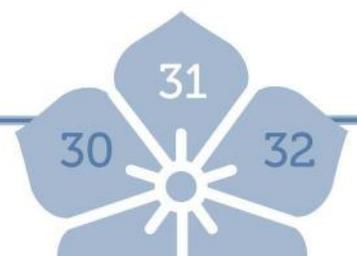
Il participa également au grand projet des poètes Kuniharu Shimizu et Dimitar Anakiev, ce dernier étant à l'origine de beaucoup de projets autour du haïku dans les Balkans. Il s'agissait d'associer de multiples poètes à travers le monde à une Anthologie mondiale du haïku pour dénoncer la guerre, la violence et les violations de Droits de l'Homme. Ce projet était publié aux éditions Kamesan aux États-Unis en 2013. En participant à cette entreprise courageuse et utile, Max révélait à nouveau la mesure de sa générosité, de sa grande sensibilité et de son talent poétique :

juste quelques mètres
des arbres, de l'herbe et le ciel

entre la cellule et le poteau d'exécution

Dans les rencontres internationales du haïku, nous ne verrons plus la silhouette de ce grand gaillard blond et jovial, toujours prêt à une nouvelle aventure, du moment que ce soit au bénéfice du haïku, cette forme poétique qu'il a tant contribué à faire connaître, et avec quel enthousiasme !

Alain KERVERN



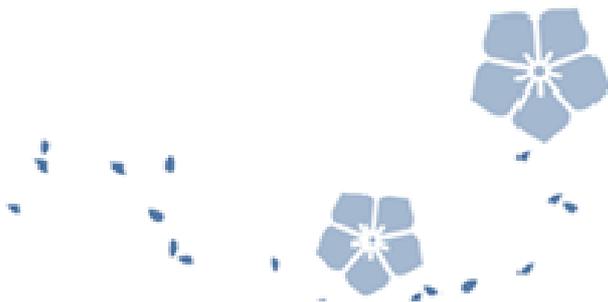
L'écho de l'étroit chemin

Un jour d'été 2010, mon époux et moi avons eu le plaisir de recevoir dans l'île de Ré la visite de **Max Verhart**, accompagné de son épouse. En toute simplicité. La communauté haïkiste a cela de formidable que la complicité s'établit d'emblée, quelle que soit la langue parlée. Dès la première poignée de main, on se reconnaît, on a envie d'échanger sur les pratiques des uns et des autres en matière de haïku. Oh, le couple néerlandais ne disposait que de quelques heures à passer en notre compagnie ! Mais il fut ravi de découvrir notre petit bout de terre, particulièrement du côté sauvage, vers les marais salants de l'îlot d'Ars. Là, aux confins de la commune de Loix, à la pointe du Grouin, c'est-à-dire au bout du monde, nous possédions un terrain à camper familial. Il allait être englouti par la tempête Xynthia au début du printemps 2011.

Comme le pique-nique prestement embarqué fut joyeux ce jour-là ! Le confort rustique et le cri des mouettes ajoutaient encore au charme de la rencontre.

Max Verhart et son épouse repartirent le soir venu, comme ils étaient arrivés, laissant après leur passage l'empreinte d'une belle et franche connivence.

Danièle Duteil.



Disparition d'un grand poète, Kaneko Tōta

Par Alain Kervern

Kaneko Tōta, qui vient de disparaître à l'âge de 98 ans, est considéré comme l'un des plus grands poètes du Japon contemporain. Auteur d'une cinquantaine de recueils de haïkus, et d'une centaine de textes en prose, il fut également un militant pacifiste, car il avait le projet de faire du haïku un outil au service de la paix. Avec son disciple, traducteur et ami Seegan Mabesoone, il devait inaugurer quelques jours avant sa mort une stèle érigée à la mémoire des poètes de haïku emprisonnés ou « disparus » pendant la dernière guerre mondiale.

du chagrin plein la gorge
je fredonne soudain
soir d'automne

Tout au long de sa vie, Kaneko Tōta fut à l'avant-garde des idées et des expériences qui pouvaient faire évoluer le haïku. Ainsi de la création de la revue *Kazé* (Le Vent) qui, en mai 1946 reflétait ses idées novatrices ainsi que celles de ses amis Sawaki Kin'ichi, Harako Kohei, Minagawa Bansui, qui souhaitaient eux aussi régénérer le haïku d'après-guerre :

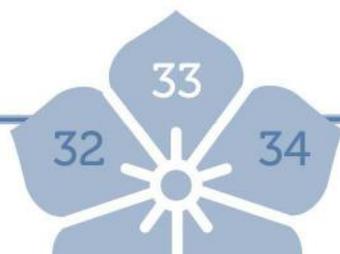
« La situation actuelle du haïku est à ce point stagnante et rigide que pendant de nombreuses années elle découragea plus d'un poète. Par conséquent, personne ne fut capable de créer des haïkus qui soient prometteurs, ou des commentaires critiques stimulants. La situation est aujourd'hui telle que le haïku est exclu de la littérature. Il va sans dire que les responsables en sont encore à un monde poétique au caractère féodal et obscurantiste, dont les membres ont un manque total d'ouverture d'esprit.

La revue *Le Vent* a été créée dans le but de rendre le haïku à la littérature. Il fallait revenir à plus d'humanité, de sens de la liberté, de droiture et de fraîcheur. Il fallait ouvrir nos horizons, de façon à ne pas nous contenter d'idées dépassées sur le haïku. »

Les membres de la revue *Le Vent* éprouaient donc le besoin de retrouver une dimension humaine qui s'était dissoute, selon eux, avec l'évolution du haïku.

respirer
c'est aspirer
tant de voix claires de cigales ce soir

Leurs propres compositions devaient refléter cette part d'humanité qui s'était perdue. Cette école de pensée prit le nom de « Mouvement social et haïku ». Sawaki Kin'ichi pouvait ainsi déclarer :



L'écho de l'étroit chemin

« J'ai comme objectif de composer des haïkus qui naissent de ma sensibilité, de mes sensations, de ma conscience, de ma façon de vivre qui a pour fondement l'idéologie socialiste. »

Et Kaneko Tôta de renchérir :

« La sensibilité est la première condition pour être poète aujourd'hui. En poésie moderne, le thème traité est en relation avec la sensibilité de l'auteur. Mais il faut préciser que c'est la pensée, les idées de l'auteur qui priment et qui doivent, en fait, se confondre avec sa sensibilité »

**les employés de banque
miroitent ce matin
comme des calmars**

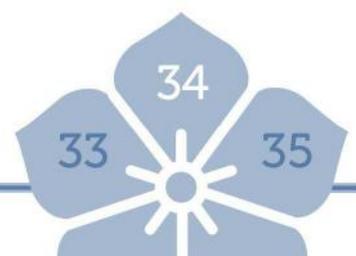
À partir de 1959, en relation avec un esprit en recherche d'innovations profondes liées aux tensions sociales de l'époque, apparurent des revues comme *Bara* (Roses) et son pendant en revue théorique *Haïku Hyôron* (Critique du haïku), ou encore *Kaiteï* (Miles marins) revue animée par l'infatigable Kaneko Tôta. Ce courant novateur, qui rassemblait des noms talentueux contribuant à sa notoriété, s'intitulait « Le Haïku d'avant-garde ».

En parallèle, des poètes, influencés par le mouvement surréaliste d'André Breton, écrivaient des poèmes inspirés de recherches dans les profondeurs de la psychologie. D'autres, intéressés par les travaux de Sigmund Freud, s'essayaient à des compositions dictées par l'inconscient. Kaneko Tôta préconisait dans sa *Zokei-ron* (Méthode de composition d'un haïku) que le poète devait se centrer sur lui-même avant de s'ouvrir à ce qui l'entourait, et à ce que la société pouvait lui inspirer. Il définissait à l'époque l'écrivain créatif et fécond comme étant un sujet « cognitif », ce qui confirmait, selon lui, une sensibilité le rendant apte au discernement et ouvert à la connaissance.

**c'est mon lac intérieur
dans l'ombre rôde
un tigre noir**

Dans les années 60-70 s'ouvrirent des débats sur la pérennité d'un « haïku d'avant-garde ». La revue *Haïku* organisa une table ronde autour d'un thème provoquant : « Le Haïku d'avant-garde a échoué. Que se cache-t-il derrière ce type de poème ? ». Le débat était ouvert et faisait rage. Certaines positions prirent l'allure de véritables manifestes poétiques. Saitô Sanki (1900-1962) salua quant à lui l'œuvre d'un pionnier :

« Je crois que c'est Kaneko Tôta qui lança l'idée d'un Mouvement du Haïku d'Avant-Garde. Son essai « Méthode de composition d'un haïku » a permis un haut niveau de développement d'un haïku qui soit moderne. Ses analyses montrent en effet que le poète lui-même doit être intégré dans le processus de composition. Cela autorise des perspectives étonnantes de perception à partir desquelles la création innove sans cesse. »



En toute logique, Kaneko Tôta, devenu référence en tant que poète du haïku d'avant-garde, publiait alors en 1972 *Anryoku-chishi* (Topographie en vert sombre), poursuivant ses recherches pour débusquer le sens de la destinée humaine dissimulée au cœur de l'environnement quotidien.

**dans les vingt postes de télévision
sur la ligne de départ
uniquement des Noirs**

Le 11 juillet 1999, s'ouvrait au Kagurazaka de Tôkyô le premier Symposium International du Haïku Contemporain. Kaneko Tôta, qui fut de tous les combats pour donner toujours et encore du souffle au haïku, fit une déclaration d'une grande clarté :

« Quelle est la signification de ce premier symposium international consacré au haïku contemporain ?

On dit souvent ici au Japon qu'à la veille du XXI^e siècle, une deuxième « ouverture du pays » est nécessaire. Bien qu'une première « ouverture » au monde extérieur ait été réalisée à la fin de la période d'Edo, il y a environ 140 ans, nous éprouvons le besoin d'une nouvelle ouverture des esprits pour stimuler l'imagination. Depuis l'ère Meiji en effet, le haïku a été diffusé à l'étranger grâce principalement aux traductions dans les langues européennes(..) Au cours du XX^e siècle, cette forme d'expression poétique extrêmement brève s'est ouverte à de nouvelles possibilités dans le domaine de la création et a produit des œuvres poétiques hautement originales, tout en favorisant le développement du haïku dans de nombreuses cultures. Au Japon, la pratique du haïku s'ouvre à de plus en plus de styles et d'expériences, et pourtant ces recherches ne reçoivent pas l'accueil qui encouragerait ces innovateurs à persévérer. »

Conscient qu'en cette fin de siècle, le caractère transitoire de toute réalité s'accentuait, Kaneko Tôta l'orateur martela avec la force de conviction d'une éternelle jeunesse :

« Le temps est venu de réfléchir au sens profond des enjeux internationaux non seulement du haïku japonais, mais aussi du haïku du monde entier. Jusqu'ici, le haïku connu à l'étranger est celui de la tradition classique. Mais c'est pourtant le haïku moderne qui a les capacités à évoluer et à aller droit au cœur des mille aspects de l'expérience humaine. C'est le haïku moderne qui a un avenir face à l'inéluctable processus de globalisation culturelle (...) J'ai parfois l'impression que le Japon est en retrait par rapport à une indispensable réflexion sur l'évolution du haïku d'aujourd'hui. C'est la raison pour laquelle il était nécessaire, je pense, que le premier symposium international sur le haïku contemporain qui représente tant d'enjeux pour l'avenir du genre, se tienne symboliquement au Japon. »

**froide journée de printemps
ne cessera-t-il jamais de rapetisser
ce vieux moine ?**

Alain KERVERN, le 6 mars 2018



L'écho de l'étroit chemin



Escapade d'une plume, encre et aquarelle de Brigitte Briatte

Tōta Kaneko : Cet été-là, j'étais soldat... Mémoires de guerre d'un maître de haïku Suivi de quarante haïkus de l'auteur

Traduction de Seegan Mabesoone

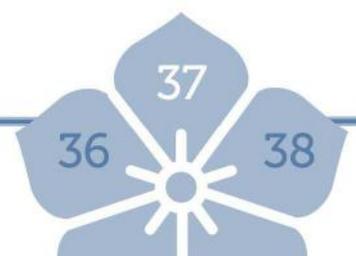
Par Danièle Duteil

Tōta Kaneko, le plus grand maître contemporain de haïku au Japon, est décédé le 20 février 2018, à l'âge de 99 ans. Sa vie fut tournée vers le haïku lié à un engagement de tous les instants.

Dans sa préface, Seegan Mabesoone souligne que le poète commence à pratiquer le haïku dès le lycée. Sa jeunesse est marquée par la montée du militarisme et la persécution des jeunes poètes. En 1941, il est admis brillamment à la faculté d'économie de l'université impériale de Tokyo. Mais il postule pour un poste d'officier réserviste dans la Marine, puis s'engage brutalement pour « le front du sud » pendant deux ans. Ensuite, il mène une carrière d'employé de banque, qui reste bloquée eu égard à ses opinions politiques.

Le jeune homme, son premier recueil (1955), « est considéré comme le point de départ du haïku social », note le préfacier. Il crée en 1962 la revue de haïku *Kaitei* qui prône le haïku d'avant-garde, puis le « haïku d'assemblage », s'opposant au haïku traditionnaliste. Bien qu'ayant mené après Fukushima (2011) un ardent combat contre le nucléaire, il est couronné par le Prix Asahi en 2015. Il est l'auteur d'une cinquantaine d'ouvrages.

L'autobiographie *Cet été-là, j'étais soldat...* (*Ano natsu heishi datta watashi*), propose une traduction partielle de l'ouvrage paru en 2016 : « de la naissance de l'auteur jusqu'à la capitulation du Japon en 1945 ». Écrite sous la forme d'un haibun, elle est suivie de quarante haïkus récents.



L'écho de l'étroit chemin

Façonné par le rythme sept et cinq syllabes de la danse « Chichibu ondo », le jeune Tōta est assurément destiné à composer des haïkus, tout comme son père, médecin sans-le-sou de la région de Chichibu, qui soigne avec conscience des gens frappés de misère. Le seul espoir de s'en sortir semble être la guerre. En 1944, gagné par l'ivresse du patriotisme et l'idéalisme ambiants, Tōta se porte volontaire, pour le front du Pacifique. « J'étais à ce point inconscient ! » s'exclamera-t-il *a posteriori*. Car tout en s'engageant, il est persuadé, au fond de lui-même, que la guerre est ingagnable.

Tōta Kaneko met en garde contre cette forme de lâcheté qui consiste à emboîter le pas aux « suiveurs de pouvoir », à se laisser persuader que la guerre constitue une cause admirable.

Alors qu'il fait partie d'un club de haïku au lycée, il apprend avec stupeur la persécution de « nombreux haïjins ayant critiqué la guerre ». Des rafles ont aussi lieu à l'université : « ...rien que dans le groupe de haïjins de l'université de Kyoto, quinze poètes furent arrêtés, uniquement pour avoir composé librement des haïkus. ». Tōta Kaneko établit un parallèle entre la période d'avant-guerre, et la situation actuelle.

Senso ga Roba no uko ni Tatte ita

La guerre

Était bien là debout

Au bout du couloir. (1939)

Ce haïku valut à son auteur, Hakusen Watanabe, d'être arrêté pour viol de la « Loi de préservation de la paix ».

Tōta Kaneko, en écrivant *Cet été-là, j'étais soldat...* se forge pour devoir de faire savoir son vécu aux îles Truk.

Dès son arrivée, le jeune combattant découvre un archipel exsangue, aux bases de défense anéanties par les assauts américains :

« En fait, on nous demandait juste de mourir sur place afin de protéger jusqu'au bout l'entrée du Pacifique Sud. ».

Saipan assiégée par les Américains, Truk se trouve isolée, privée de tout approvisionnement, et les hommes sont terrassés par la famine. La seule ressource est le *fugus* qui contient un poison mortel ou, en désespoir de cause, les chauves-souris.

« ...c'est moi qui devais assurer l'acheminement des vivres », déplore, impuissant, le responsable de l'intendance.

D'autres problèmes se posent dans « un monde où tous les instincts se manifestent à l'état brut », où la morale est inexistante. Aidé du sage Doï, Tōta Kaneko met à profit cette expérience pour tenter de mieux comprendre l'humanité, sans la juger, allant jusqu'à mettre le haïku au service de cet objectif.

Sur les îles Truk, avec l'avancée des troupes américaines, les combats font rage. Tōta découvre toute l'horreur de la guerre : on peut devenir insensible aux morts qui jonchent le sol et que l'on déverse ensuite dans un grand trou ; la guerre glace les cœurs et anesthésie la sensibilité : « J'ai détesté la guerre plus que tout au monde », écrit-t-il.

Dans la détresse la plus sombre, composer des haïkus peut aider à survivre.

« Kaneko, s'il vous plaît, organisez des kukais ! » avait conseillé le lieutenant-colonel Yano peu avant de disparaître. Miracle de la poésie ! Très vite, des adeptes du petit poème se regroupent, ouvriers et officiers, en toute fraternité. Tōta Kaneko réalise déjà qu'il ne pourra plus se passer du haïku. À l'instant de la défaite, l'inspiration lui vient :

Umi ni aokumo Iki shini iwazu Ikin to nomi

Nuages bleus au-dessus de la mer –
Ne te pose pas de questions,
Vis, c'est tout !

Les *quarante haïkus* qui achèvent l'ouvrage dénoncent la guerre...

Rashin no tsuma no Kyokubu made kaki Shenshi seri

Il a peint sa femme nue
Son pubis aussi, puis il est parti
Mourir à la guerre

les désastres nucléaires, notamment Fukushima qui a ébranlé le Japon en 2011...

Hibaku fukushima Kome hitosubu ringo ikka wo Itawari

Ô gens de Fukushima l'irradiée,
Pour chaque grain de riz, chaque pomme récoltée,
Vous avez mon respect.

l'attachement au pays et à la nature :

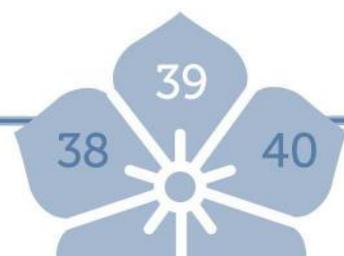
Kumagaya no Atsusa kiwagari Utsukushiki

Kumagaya ¹, que tu es belle
Au moment extrême
De tes chaleurs !

L'autobiographie de Tōta Kaneko pointe du doigt des similarités entre la situation d'avant-guerre au Japon et les temps présents. L'auteur insiste : la guerre ne constitue pas une réponse aux problèmes ; la raison, la tolérance et la fraternité, plus que les pulsions, permettront toujours de meilleures avancées. Les quarante haïkus récents sélectionnés « permettent au lecteur francophone de saisir pour la première fois toute l'inventivité du " style Tōta " et de faire le lien entre son engagement pacifiste et son combat anti-nucléaire dans le Japon post-Fukushima. », souligne Seegan Mabesoone.

D. D.

¹. Kumagaya est la ville où résidait l'auteur. Entourée de montagnes, à une centaine de kilomètres au nord de Tokyo, elle est célèbre pour ses records de chaleur en été.





Tōta Kaneko : *Cet été-là, j'étais soldat... Mémoires de guerre d'un maître de haïku* – Suivi de quarante haïkus de l'auteur, tr. Seegan Mabesoone. Éd. Pippa, coll. Kolam, mars 2018. ISBN : 978-2-37679-010-5. Prix : 18,00 €.

L'été en morceaux ou Chambre 575

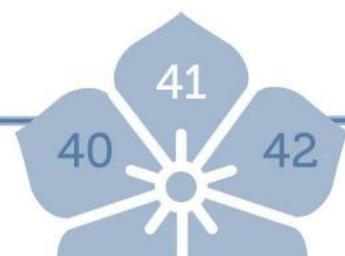
Journal en 103 haïkus, de Roland Halbert

Par Marie-Noëlle HÔPITAL

Le nouveau recueil de Roland Halbert, *L'Été en morceaux*, sous-titré *Chambre 575*, se présente comme un *journal en 103 haïkus*, qui nous plonge au cœur de la maladie et nous offre un poignant récit d'hospitalisation. *Le bel été* devenait *saison violente* sous la plume de Guillaume Apollinaire ; ici, la pesanteur du corps immobile, allongé sur un lit de douleur, s'exprime en vers vifs et légers, non dénués d'humour et d'ironie. Au confinement de la chambre répond l'essor des oiseaux, l'élan des arbres vers le ciel, l'épanouissement floral. Étouffante canicule, mais aussi fraîche rosée, *bienfaisante averse*.

Il faut saluer la perfection plastique de l'ouvrage, merveilleusement illustré par deux gravures anciennes : l'une anonyme, « L'homme aux signes » du XV^e siècle, l'autre d'après Nicolaus Simonis, datée de 1510, et en couverture comme en frontispice par une peinture sur papier de Patrick Guéguen. Il convient également de souligner son originalité graphique et typographique. Le livre est composé comme un triptyque : trois parties, trois mois (juillet, août, septembre), évocation de trois haïkistes japonais « éprouvés physiquement », dit la notice : Issa, Shiki, Kenshin. Roland Halbert crée toujours à la lumière de grands auteurs dont les citations, judicieusement choisies, précèdent et appellent son œuvre. Parmi les figures tutélaires, Marcel Proust et sa quête du temps perdu, Julien Gracq et Jules Supervielle : « Croyez-moi, rien n'est plus grand que la chambre d'un malade », a écrit ce dernier. Je songe à une autre phrase, signée par Antoine de Saint-Exupéry : « Ce qui m'a appris l'immensité, ce n'est pas la Voie lactée, ni l'aviation, ni la mer mais le deuxième lit de votre chambre. C'était une chance merveilleuse d'être malade. » (*Lettres à sa mère*).

Recueil de haïkus, ce journal est émaillé de fragments de prose, intrinsèquement poétiques, eux aussi. Le haïku selon Roland Halbert prend ses aises, il grimpe ou dégringole en escalier, s'étale en ligne horizontale ou jaillit verticalement ; à moins qu'il ne s'incurve ou qu'il oblique : à chaque page, une surprise. Les bouleversements du corps se traduisent par des mots qui s'éparpillent sur le papier, mais le poète garde le



L'écho de l'étroit chemin

rythme, celui d'un haïku modulé, dilaté ou resserré, mesure « réglée de façon aussi précise que la *balance* d'un musicien et ouverte comme la baie furtive d'une lucarne musicale », dit encore la notice.

Le poète évoque la passiflore, fleur emblématique de la Passion du Christ avec sa couronne d'épines, ses clous, sa lance (et l'on pense à de douloureux élancements). Que de sang sur la blancheur des pages ! Celui du petit coucou qui crache le sang lorsqu'il chante, celui de la *figue qui saigne*, celui que lavent les *larmes de saint Laurent*. Le sang se mêle alors à l'eau salée... Plus réaliste, le sang à la déchetterie, avec les urines ; plus poétique, la *lune de sang*. On peut l'associer à la couleur rouge, *boues rouges*, *rouge-queue*, voire aux vendanges.

Alors, tragique, ce journal qui émane de la *Chambre 575* (dans ce n° de chambre, on reconnaît la carrure rythmique 5-7-5 du haïku) ? Oui, si l'on considère l'emprise d'une souffrance paroxystique, exprimée sans détour (*piqûres atroces*, *entaille à vif*, *voisin « mutilé »...*) ou de façon métaphorique (*potence grise*, *peau de chagrin*, *plante carnivore*) ; non, si l'on observe la présence de la nature comme un baume sur les plaies – tilleuls et peuplier, nombreuses espèces d'oiseaux pour égayer l'ouvrage –, si l'on contemple l'unique photo (à la fin du livre), belle échappée vers la verdure, si l'on note combien l'homme demeure attentif au monde autour de lui, depuis l'infime paon-du-jour jusqu'à l'infini du cosmos, à la *pluie d'étoiles filantes* dans le firmament, la nuit du 10 août.

En outre, suivant l'exemple japonais, la « piquante autodérision » (notice) ne perd jamais ses droits :

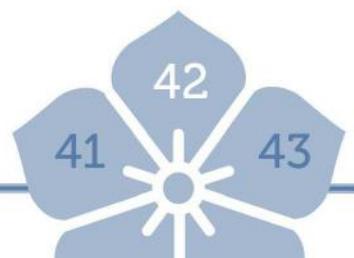
Body Art ? Fauvisme ?
La grosse ecchymose
vire au vert endive.

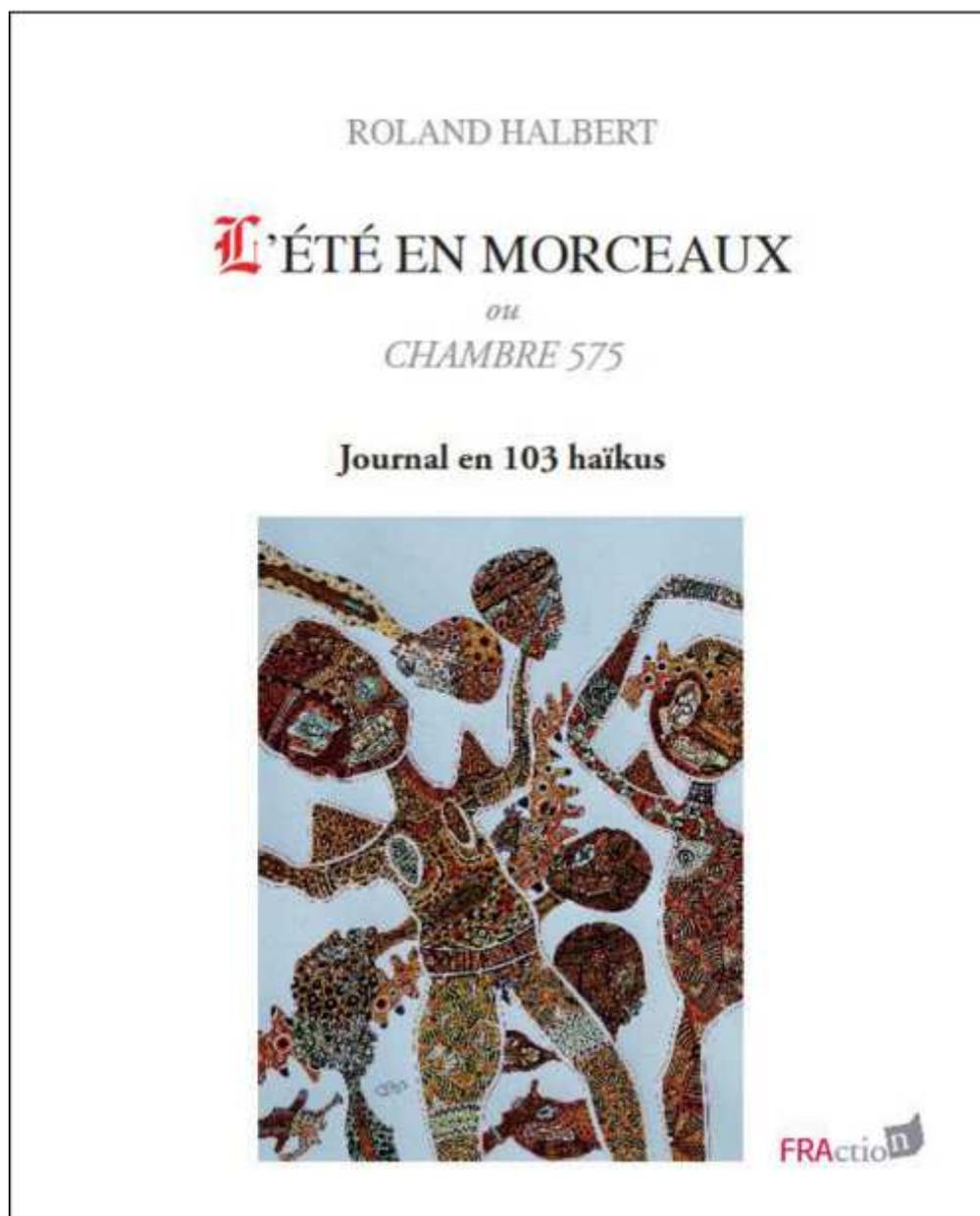
Enfin, la lignée d'haïkistes parfois *fauché[e] dans la fleur de l'âge* n'a pas connu *les progrès de la médecine* : malgré les doutes, les inquiétudes, la crainte de passer, tel un fugace passereau, les termes de *convalescence*, et même de *guérison* – certes ponctués d'interrogation –, pointent au bout de l'épreuve. Vers la fin de l'ouvrage, s'ébauche un *soupçon d'espoir*.

Comme la vie est lente / Et comme l'Espérance est violente
écrivait Apollinaire dans *Le Pont Mirabeau*. Après la *quasi-immobilité* (Colette), l'ultime parole revient au voyage :

À travers la chambre, une graine officinale à bas bruit voyage...

Marie-Noëlle HOPITAL





Roland Halbert, *L'Été en morceaux ou Chambre 575, journal en 103 haïkus*, éditions FRACTION, 2018, grand format 21 x 26, 105 p., Prix : 25 €, avec un marque-page (bilingue) offert à chaque lecteur.

Dans le silence de la maison

Haïbun De Chantal Couliou

Par *Danièle Duteil*

Dans le silence de la maison, a été publié aux éditions du Petit Pois, dans la collection Prime Abord, en juillet 2016. Ce recueil de haïbun se présente sous la forme d'un joli petit livre, au format 18,5 X 14, muni d'une couverture de carton souple gris-perle, à rabats, au motif central sur fond blanc appliqué ; les pages sont pliées, non agrafées, non cousues...

La poésie de Chantal Couliou est centrée sur un petit coin de Bretagne, une maison récemment acquise, un jour de gros temps, aux confins du Finistère et du Morbihan, là où « la pierre de granit se raconte », où le vent arrive en terrain conquis : ici, les éléments, air, eau et terre gouvernent la vie :

« Nous l'avons trouvée au beau milieu de novembre. En pleine tempête. Il pleuvait des cordes. Des branchages jonchaient les routes. Le vent était entré dans une grande colère. Impossible à calmer. »

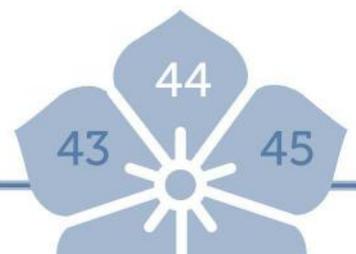
Parfois le feu s'invite, à travers une lecture, *Les années de braise*, qui déplace la scène le temps de quelques lignes ; ou quand l'orage gronde, zébrant la maison de « lumières aveuglantes » :

« Roulement. Colère. Un gong interminable. Ça cogne, ça craque. »

Alors, dans ces lieux vieux de plus de quatre siècles, où « les cracheurs de feu se sont donnés rendez-vous », peuplant les nuits « d'ombres, de monstres, de fantômes... », remontent des angoisses archaïques, sorties tout droit des vieux murs, exacerbées par le grincement du portail du cimetière proche, ou le hululement de la chouette ...

« Je me réfugie dans la chambre des enfants. Ce sont eux qui me rassurent maintenant. Ils ne sont pas inquiets. Qui pourrait mettre à terre cette vieille bâtisse du XVII^e ? Elle a tenu tête à bien des orages. »

Mais quand vient le jour, repoussant les peurs ancestrales, le cerveau supérieur prend le dessus sur le cerveau reptilien : « Au petit matin, tout est comme neuf. Lavé, poncé, ciré. », en attendant les prochains assauts d'une nature toute puissante...

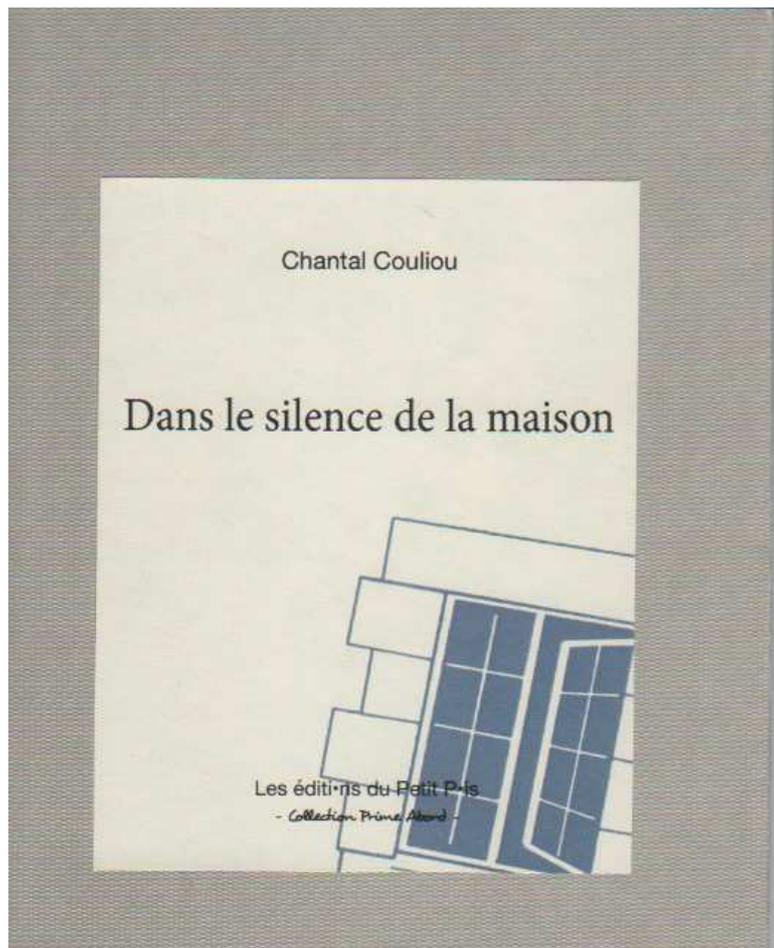


L'écho de l'étroit chemin

*Nouvel an
Entre rafales de pluie et de vent
– Coup de balai*

Dans le silence de la maison constitue, c'est selon, une succession de haïbuns brefs, ou un seul haïbun fractionné par le rythme des jours, des saisons, des intempéries et de la pensée, traversé des chaos climatiques typiques d'un univers marin atlantique, abandonné à quelque force qu'on croirait parfois surmaternelle.

D. D.



Chantal Couliou : *Dans le silence de la maison* ; Les éditions du Petit Pois, collection Prime Abord, juillet 2016. ISBN : 979-10-92568-09-7. Prix : 12 euros.

Dessin dans l'azur

Haïbun de Marie-Noëlle Hôpital

Par *Danièle Duteil*

L'univers offre de nombreux territoires secrets à explorer, dans les trois dimensions, aérienne, terrestre et maritime. Mais il existe plusieurs manières d'appréhender la réalité du monde, le voyage en est une. Pas de ces voyages à la dernière mode qu'il faut avoir réalisés absolument ; ceux-là ne laissent pas d'empreinte profonde. Il s'agit plutôt d'entreprendre une pérégrination sur les pas de ceux qui ont tenté de saisir l'âme de lieux, régions, pays traversés, et qui ont témoigné de leur expérience à travers leurs œuvres artistiques et poétiques.

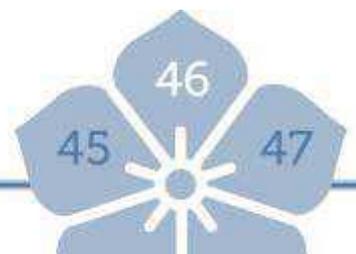
Le voyage a toujours fait figure de démarche spirituelle, d'avancée vers la connaissance et de recherche d'une vérité à transmettre. Depuis *l'Odyssée* et les grandes figures mythiques, il n'est pas de héros sans parcours initiatique, à la recherche du feu sacré qui éclairera le chemin de l'expérience.

Le recueil de Marie-Noëlle Hôpital, *Dessin dans l'azur*, est composé de douze haïbuns inscrits dans cette tradition.

Nuit du 2 janvier relate une anecdote d'apparence banale : un trajet en train au cœur de la saison froide, la survenue de la neige, l'attente dans le soir puis la nuit, l'hôtel de secours, le mécontentement des voyageurs retardés... Les aléas de l'hiver, ni plus ni moins. Seuls les enfants ont encore cette faculté d'émerveillement qui les conduit à accueillir ce genre d'imprévu comme une aubaine propre à briser la monotonie du quotidien.

« La capitale des Gaules, muette et recouverte d'une abondante couche blanche, était méconnaissable », commente l'auteure.

D'un seul coup, le paysage devient un territoire à redessiner, une page blanche où les mots un à un viendraient patiemment s'ancrer jusqu'à ce qu'elle prenne sens.



Au blanc de la neige succède le vertige de l'Azur, couleur et non-couleur, espace de sérénité ou d'angoisse, c'est selon, de pureté, de liberté, mais aussi idéal à atteindre. Mallarmé était obsédé par l'Azur, sans doute figure de la poésie elle-même, exigeante, et forme suprême de l'art. *Dessin dans l'azur* en fait le lieu du rêve, proche de l'illumination rimbaldienne déclinée en profusion de couleurs. Le poète est aussi artificier, artiste de l'éphémère ; il convoque « fleurs fugaces, astres fugitifs, bouquets qui s'évanouissent dans l'espace sitôt jaillis ». Le feu d'artifice figure un monde flottant et insaisissable qui renvoie sans cesse l'humain à sa finitude. Son désir est grand d'aller y voir de plus près, « vers la Voie lactée », pour tenter peut-être de toucher du doigt l'éternité ; à défaut, de percer quelque mystère de ce monde de symboles. S'envoler un instant à bord d'une montgolfière, c'est se laisser basculer dans le rêve, rejoindre le projet d'Icare : le passé nourrit l'expérience et donne plus de profondeur au présent. C'est aussi s'élever pour prendre le recul nécessaire à une autre vision du monde.

Le rêve, éveillé ou endormi, donne des ailes à celui ou celle qu'il emporte. Il conduit au seuil du Sacré, vert et régénérant :

*Porte dans l'azur
un jardin de Paradis
labyrinthique*

Le haïbun intitulé *Pause papillon*, revêt la dimension d'un parcours initiatique, sur un chemin momentanément débarrassé de l'opacité et des contingences accrochées au monde terrestre. Les pieds foulent une sente au tracé méconnu, idyllique ; le corps se modèle sans effort aux exigences de l'environnement, « se fait tout petit pour s'infiltrer dans un jardin miniature » recelant un puits, de science à n'en pas douter. Univers certes lumineux, mais le retour au réel s'avère bien cuisant.

Le thème de l'air, encore figuré par l'aile ou l'oiseau est cher aux poètes, de Jean de La Fontaine à Henri Michaux, en passant par Gabriele d'Annunzio ou Éluard. Chez Marie-Noëlle Hôpital, il se déploie jusqu'au bout de sa plume, en *Un bouquet multicolore*. L'oiseau n'incarne-t-il pas la force divine, c'est-à-dire créatrice ? Les Amérindiens le tiennent pour la seule créature qui comprenne le sens de l'ombre et de la lumière et conçoive la nécessité des contraires ; il symbolise le discernement et la force d'âme aptes à nourrir l'enfant intérieur. Attaché à l'esthétique, il représente l'âme et la liberté, il est poésie du temps et de l'espace, le fil qui aide à remonter aux sources de l'histoire et de l'aventure humaine.

Notre-Dame du Haut célèbre le village de Ronchamp en Haute-Saône, l'œuvre novatrice de l'architecte Le Corbusier, « un navire en haute mer, un oiseau prêt pour l'envol ». Ouverture sur le sacré, par sa forme et sa conception, la chapelle suscite l'émotion grâce à un subtil jeu de lumières sur la pierre blanche, orchestré par l'artiste. Le haïbun rend en même temps hommage à René Bolle-Redat, personnage éclairé, chapelain, gardien de la mémoire de l'édifice, et de son concepteur dont il se fait l'« apologiste ».

L'écho de l'étroit chemin

Voyage avec ou sans âne dans les Cévennes poursuit la pérégrination à quelques 450 km vers le sud-ouest, au siècle précédent, sur les traces de « L'Écossais Robert-Louis Stevenson ». Au rythme de sa promenade, l'écrivain remonte l'histoire de la région cévenole, de ses conflits religieux sanglants entre autres. Le pas de marche lui permet d'entrer en symbiose avec l'âme des lieux, avec l'environnement, temple d'une nature métamorphosée, colorée et magnifiée à chaque saison.

Avec *La Loire et le Lignon*, l'auteure effectue un nouveau déplacement géographique, ainsi qu'un bond de quatre siècles en arrière. Elle voyage sur les traces du romancier Honoré Durté, au pays de L'Astrée, « riche en édifices religieux, en chapelles, calvaires, oratoires, commanderies... », autant de lieux symboliques garants de la mémoire de l'humanité. La lumière, le chatoiement des teintes, le passage du temps sur la pierre qui modifie le visage de toute chose, contribuent à lier le pictural et le littéraire autour de moments privilégiés captés par la sensibilité

C'est encore au « cœur des vieilles cités », là où « le lacy des ruelles forme un pelote enchevêtrée » qu'il faut aller puiser une mémoire parfois fortuitement réveillée à la faveur d'un événement, une sombre répression de manifestants altermondialistes par exemple. *Derrière les remparts* tend à démontrer que, malgré les murailles dressées ou le blanc qui sépare deux espaces-temps, le présent peut se mettre à vibrer au même diapason que le passé, jamais complètement enfoui

Plus jamais apporte sa note d'optimisme. Rien n'est définitif dans un monde en perpétuel mutation. Tels ou tels qui hier s'entretenaient, aujourd'hui partagent la même table.

L'humain parvient à approcher certaines vérités en parcourant le dédale des siècles, à la recherche de son passé proche ou lointain. Mais certaines énigmes demeurent. *La nuit des eaux* interroge sur les mystères que recouvrent les océans : villes englouties comme la cité d'Ys, marins, naufragés perdus corps et âmes. Des contrées abyssales d'ombre et de silence pourraient encore émerger d'autres pans de l'histoire de la grande aventure humaine.

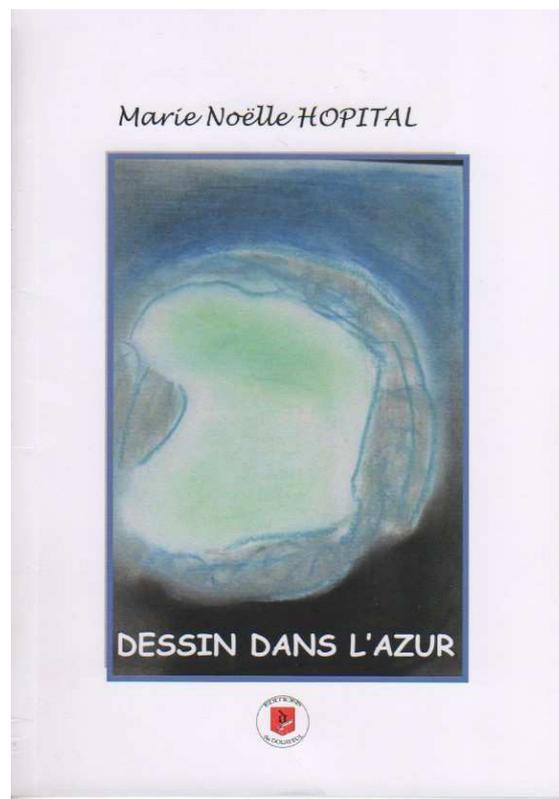
Déterminée dans sa quête de vérité, Marie-Noëlle Hôpital relate, dans *Le sentiment d'exil*, ses voyages d'hier et d'aujourd'hui, toujours reliés à quelque figure de la littérature. Lorsque le voyage prend des allures de transplantation, il suscite des sentiments complexes liés au déracinement. Victor Hugo, proscrit, a crié sa mélancolie du pays natal depuis la retraite d'Hauteville House. Aujourd'hui, des peuples entiers migrent, éprouvant la grande souffrance qu'occasionne la perte de repères familiaux et culturels essentiels à l'équilibre de l'individu.

L'auteure note au passage de tristes métamorphoses de territoires privés d'âme suite aux sombres calculs de certains esprits désireux de conquérir la force. Ainsi *Tahiti*, « île bienheureuse » jadis, abîmée depuis par l'empreinte des essais nucléaires. En tous points du globe, l'homme se montre avide de modernité et d'avancées contre nature, qui sont en réalité autant de reculs. Les poètes ont soif d'authenticité. Ils privilégient le moins spectaculaire, ils défendent le droit à être et à agir différemment, en accord avec l'être profond ou l'éden premier.

Le temps d'un périple, le rêve peut se faire réalité, surtout quand il dégage, comme dans *Cap au Nord*, de vastes horizons qui enchantent les sens : « terres profondément échanrées », neiges éternelles, forêts immenses, sources, cascades... jusqu'à l'océan glacial arctique où le monde se révèle sous un éclairage encore méconnu. Autant de visions qui aident à renouer avec un lointain passé et propres, du même coup, à procurer l'apaisement.

En suivant les pas de nombreux écrivains, artistes, hommes de conviction en quête d'absolu et de vérité, Marie-Noëlle Hôpital présente le voyage comme une aventure spatio-temporelle et un art de vivre qui devraient permettre à l'humain d'approcher la vérité. Son périple est jalonné d'instantanés d'illuminations, car l'essence des choses n'apparaît que dans des moments exceptionnels de communion avec le monde. C'est le rôle du langage et de la poésie de tenter d'éclairer la beauté et le sens caché de l'univers.

D. D.



Marie Noëlle HÔPITAL : *Dessin dans l'azur*. Éd. du Douayeuil, 2017.
ISBN : 978-2-3513-3124-8. Prix : 10,00€

Le rire des étoiles

Tanka-prose de Monique Merabet

Par *Danièle Duteil*

Écrire, c'est sans doute ce que Monique Merabet sait faire le mieux, elle qui pratique depuis longtemps l'art de la plume, la poésie certes, mais aussi le conte, le haïku, le pantoun, le haïbun, le tanka, le tanka-prose... Écrire est pour elle vital : il s'agit d'une seconde respiration. À peine son regard embrasse-t-il les premiers éclats de l'aube, qu'elle jette déjà sur ses feuillets les mots qui lui viennent spontanément à l'esprit ; des « mots escargot » comme elle dit, français / créole souvent imbriqués, destinés à être offerts, comme autant de grains disparates, souvenir d'enfance de cette offrande des « paroissiens pieux » à "la Vierge de l'oratoire". Écrire, c'est dire merci au jour qui se lève, à « ce miracle de chaque instant » toujours renouvelé. Elle rappelle la sagesse qui consiste à « savoir apprécier les cadeaux de la vie ». Plus loin elle ajoute : « Ne pas se sentir possédant mais recevant ».

L'auteure, pour qui la pratique du haïku n'a plus de secret, sait mieux que quiconque célébrer l'instant présent, « fragile équilibre entre brièveté et éternité ». Avec le tanka, elle ajoute encore une dimension supplémentaire à ses mots, en découvrant une part d'elle-même que le haïku laisserait dans l'ombre, ce qu'elle a de plus intime, pensées et sentiments : partager son moi profond, c'est reconnaître en l'autre le frère, la sœur, l'ami.e, celui / celle qui saura recevoir la parole comme un présent – présent aussi le temps du dire, quand bien même sert-il également à évoquer le passé.

Le tanka-prose va encore plus loin que le tanka tout court car, mêlant prose et poésie, il devient poétique du temps et du lieu déployés horizontalement et verticalement, tel l'éventail des jours : l'expérience humaine se situe symboliquement à la croisée des deux axes, prose et poésie : entre l'immanence, ou le rapport concret aux choses, et la transcendance ou spiritualité. Ainsi, l'écriture devient questionnement, ce questionnement même qui, paradoxalement, rapproche l'écrivain de l'enfant, regard neuf porté sur le monde. En cela, écrire, c'est aussi se faire « Petit Prince », rejoindre les anges qui habitent quelque part, au milieu des étoiles, à n'en pas douter. Monique Merabet fait sienne la parole de consolation qui précède l'adieu : « Tu auras, toi, des étoiles qui savent rire ». Comme Saint-Exupéry, elle conseille de ne pas rester dans les ténèbres de l'ignorance, mais de s'efforcer au contraire de gravir quelques degrés supplémentaires vers la lumière.

Quand un être cher s'en va, qui plus est dans la fleur de l'âge, le premier mouvement pourrait consister à se rebeller devant ce que la poétesse désigne comme « l'absurdité chronique d'être et de ne pas être ». Mais elle décide d'écrire : « Écrire pour pleurer. Pour résister aussi ». Elle ajoutera : « Résister à la tentation de se morfondre ». Et de rappeler les paroles de Saint-Augustin : « Les morts sont des invisibles, ils ne sont pas des absents ». Au détour d'une page, survient l'image de la feuille ajourée qui, à elle seule, éclaire bien des mystères de la vie : « Elle est si belle la feuille, en sa vacuité. Comme une âme épurée, comme l'espace qui a vu passer le cardinal ce matin. Rouge cardinal. C'est l'été. Pleinement. Et la feuille est plénitude, accomplissement. »

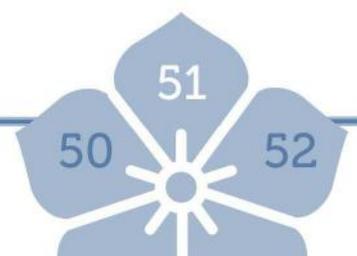
Monique Merabet invite doucement à ne pas ressasser mais à se tourner du côté de la vie, du côté de la branche, lieu de renaissance où le nid « se construit à notre insu » dans le silence, où le papillon remonte à la tige... Et la prose se fait légère comme le paille-en-queue entraperçu, comme cette fleur délicate, « la taline, la petite fleur dont [elle a inventé] ce nom de joie », l'iris ou le lys, l'étoile blanche... « Chaque espèce possède son heure d'épanouissement inscrite dans ses gènes », confie Monique. Si toutes retiennent son attention, le liseron l'intrigue peut-être encore davantage que toutes les autres, le liseron enroulé au seau de Chiyo ni, le liseron poussé « juste sous le pare-chocs » de la voiture. « J'irai à pied », décide notre amie qui, à l'instar de son aînée, ne saurait « attenter à la beauté du monde » où « tout est bien. Tout est à sa place »

Le rire des étoiles, le titre du recueil s'éclaire évidemment de lui-même, se déploie en cinquante tanka-prose, chacun dure le temps d'une page, le temps d'un souffle, pour dire le silence et la vie mêlés, pour « s'inventer un futur au passé », pour retenir l'éclat d'un instant, ne pas oublier la joie partagée auprès de l'adolescent trop tôt parti, et « sortir du chagrin » au gré des mots, au fil du temps, pour ne garder que l'intense et le meilleur.

*Laisser au nuage
le temps de s'effiloche
pensée suspendue
un kireji de silence
pour mieux entendre l'oiseau*

Monique Merabet se demande-t-elle encore quel viatique choisir pour exprimer l'indicible ? Ses paroles d'espoir, « plume duveteuse », résonnent telles les trilles de l'oiseau qui, dit-elle, ayant quitté son nid, toujours plus haut porte son chant.

D. D. (Préface)





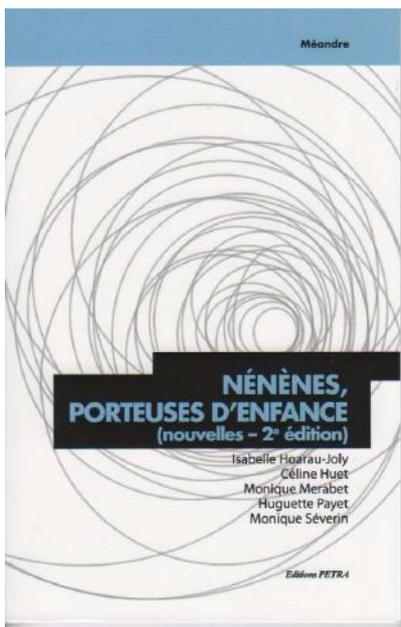
Monique MERABET : *Le rire des étoiles*, Tanka-prose ;
Éditions du Tanka francophone, avril 2018. Prix : 15 €.



Vie de l'AFAH

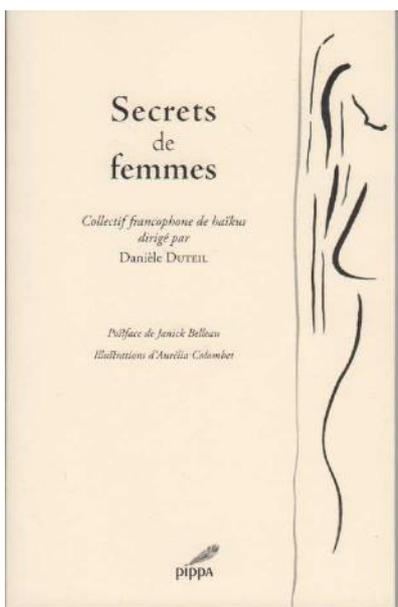
Nos adhérents ont du talent

Publications



Nénènes, porteuses d'enfance, (nouvelles – 2^e éd.), éd. PETRA, coll. Méandre: Collectif de cinq femmes réunionnaises : I. Hoarau-Joly, C. Huet, M. Merabet, H. Payet, M. Séverin. ISBN : 978-2-84743-186-5.

Les nénènes sont, à La Réunion, « des femmes s'occupant d'enfants et de maisons qui ne sont pas les leurs. » Elles tissent des liens entre des univers sociaux différents et détiennent donc un rôle majeur, que les écrivaines ont voulu faire connaître. Monique Merabet propose sur le sujet deux textes mixtes, prose et poésie. La nénène de La cinquième photo se comporte « comme une seconde maman, plus vraie, plus proche », que la véritable mère, tandis que nénène Louise, dans La Mèrkal de Saint-Leu, nourrit les soirées des bambins de contes propres à ébranler leurs crédules esprits. Une plongée passionnante dans la société réunionnaise ! D. D.



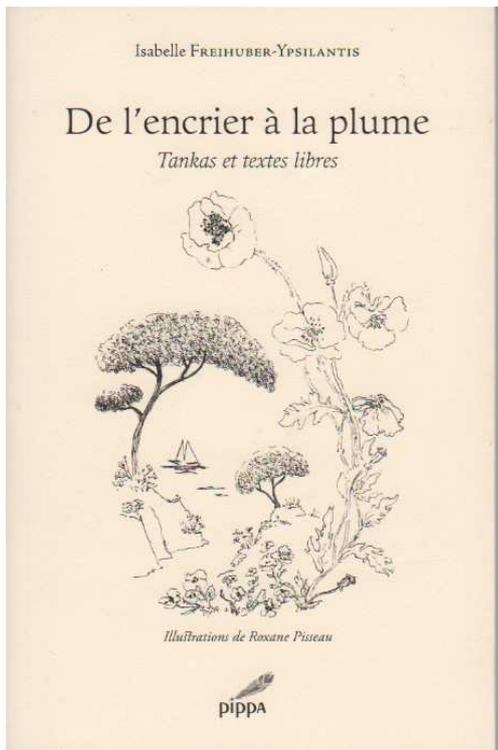
Secrets de femmes, Collectif francophone de haïkus, ^s/dir. D. Duteil, ill. Aurélia Colombet, éd. Pippa, coll. Kolam, fév. 2018. ISBN : 978-2-17679-007-5. Prix : 18 €.

« ...combien de femmes écrivent des poèmes en secret, combien de textes féminins dorment-ils dans des tiroirs depuis la nuit des temps ? Le « déficit » de parution ne sera jamais comblé.

Rayon poésie / Mon doigt glisse longtemps / avant un nom de femme (Monique LEROUX SERRES) : Extrait de la recension de M. N. Hôpital publiée dans le bulletin d'avril-mai du Cénacle de DOUAYEUL, les feuilles de poémier.

« Il n'est pas si fréquent de trouver un recueil où la fréquence des haïkus qui émeuvent soit si importante. Danièle y a rassemblé un ensemble sensible, intime, profond, de haïkus parfois graves, tendres. Il m'a semblé important car il permet de découvrir un monde qui parfois, pour nous les hommes, est insoupçonné. Le titre est donc ici, bien choisi. » (Serge Tomé) Voir la recension : <http://www.tempslibres.org>

L'écho de l'étroit chemin



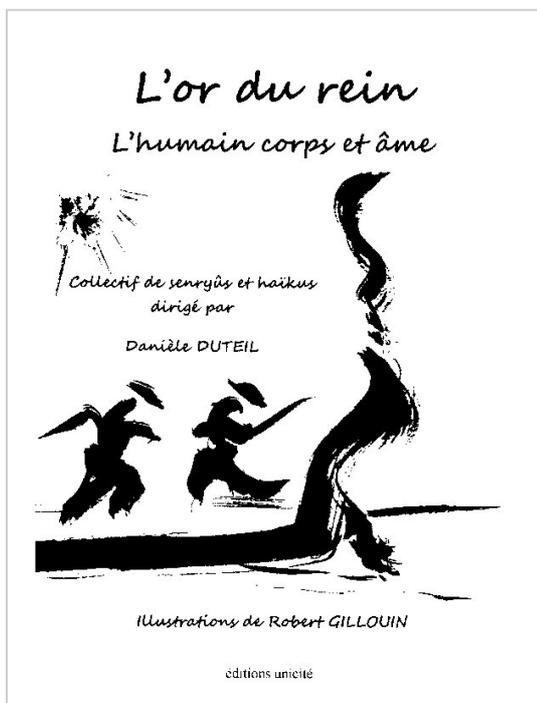
De l'encrier à la plume, tankas et textes libres d'Isabelle Freihuber-Ypsilantis, ill. Roxane Pisseau, éd. Pippa, coll. Kolam, fév. 2018. ISBN : 978-2-37679-007-5. Prix : 15 €.

Ce recueil « *m'a ravie dès le premier poème. [...] Isabelle Freihuber-Ypsilantis y partage souvenirs, confidences, questionnements. [...]*

De l'encrier à la plume : une écriture aux accents affectueux et un style empreint de délicatesse et de sensibilité. Ce recueil propose-t-il un retour à l'âge tendre afin d'y décrocher les étoiles ou vise-t-il à enrichir l'âme par le regard posé sur son propre monde intérieur et sur l'espace environnant ? Un peu des deux, peut-être. » : Janick Belleau, extrait de la 4^e de couverture.

*Ensablé
jusqu'au bout de la ficelle
un cerf-volant
combien d'étés écoulés
depuis son ultime envol ?*

*Cours préparatoire
mon encrier se remplit
d'une eau bleu marine
l'odeur inoubliable
du cahier d'écriture*



L'or du rein – L'humain corps et âme. Collectif de senryûs et haïkus, dir. D. Duteil, ill. R. Gillouin, éd. Unicité, à paraître le 15 mai 2018. ISBN : 978-2-37355-201-0. Prix : 14 €.

Attentifs à tous les instants de la vie, les quarante-quatre haïkistes de ce collectif ont une conscience aiguë des maux qui agitent la société. Mais, loin de se laisser gagner par la morosité ambiante, ils se saisissent de la moindre cocasserie, s'empressant de tourner en dérision passes délicates et coups bas du destin. L'enfant qui s'écrie « Même pas mal ! » après une énorme chute, n'a-t-il pas déjà compris l'efficacité et l'effet salutaire d'un bon pied de nez adressé à la ronde pour conjurer un sort douloureux ? (Extrait de la 4^e de couverture : D. D.)

*détartrage
le dentiste me raconte
ses travaux maison*

*le dentier dans un verre
le vieux me renseigne
avec une bouillie de mots*

Éléonore Nickolay

Christian Cosberg

Assemblée générale de l'AFAH / Rencontres

Assemblée générale de l'AFAH

Elle s'est tenue le 11 mars 2018 à Paris.

Le rapport d'activité a rappelé la **présence de l'AFAH sur divers salons et festivals**, en particulier lors du 2^e Festival international de tanka de Montréal en juin 2017).

La Convention entre l'AFAH et les Éditions du tanka francophone (ÉTF), signée en juillet 2016, a permis de publier **deux numéros spéciaux** « Tanka-prose et haïbun » (février 2017 / février 2018) et un recueil commun, « **Collectif tanka-prose et haïbun** », (Éditions du Tanka francophone / AFAH) en décembre 2017. **La convention sera reconduite** pour 2 ans (2018-2020) et aboutira à la publication d'un troisième **numéro spécial** « Tanka-prose et haïbun » en février 2019 et d'un **second recueil collectif** commun en décembre 2019. Principe de base : partage 50 / 50 des dépenses et des bénéfices.

La périodicité de *L'écho de l'étroit chemin* reste inchangée : mai, août et novembre 2018.

Site AFAH : Les adhérent.es sont satisfaits du changement de physionomie du site.

Le rapport financier a mis en évidence la bonne santé des comptes de l'AFAH.

Meriem Fresson, arrivée en fin de mandat en tant qu'administratrice, a renouvelé sa candidature. Elle a été **réélue à l'unanimité** pour un mandat de trois ans.

Rencontres

Le **week-end « écriture haïbun »** qui s'est déroulé à **Ploubazlanec** (Côtes d'Armor, 6-8 oct. 2017) a constitué une expérience positive (coût par personne, lieu, échanges etc.). L'expérience pourrait être reconduite en mars 2019.

À l'**Ascension 2018**, se tiendra une **rencontre de haïkistes à Caudouro** (34). Danièle Duteil y fera un **exposé**, « Le haïbun : fonctionnement et tendances », suivi d'un **atelier d'écriture**.

Salons

L'AFAH sera présente à Sète (34), au Festival Voix vives (20-27 juillet 2018), où elle partagera le stand des Éditions du Tanka francophone.

L'écho de l'étroit chemin



S'enfuir, aquarelle de Brigitte Briatte



BULLETIN D'ADHÉSION À L'A.F.A.H.

(Association Francophone des Auteurs de Haïbun, l'Étroit chemin)

NOM : _____
PRÉNOM : _____
ADRESSE : _____

PAYS : _____
TÉLÉPHONE : _____
E-MAIL : _____

TARIF ANNUEL : 12€ à régler par chèque libellé à l'ordre de Germain REHLINGER, trésorier de l'AFAH et à adresser à Germain REHLINGER – 5, rue des Pinsons – 68420 ÉGUISSHEIM – France

Possibilité de paiement par Paypal (13 €) à partir du site AFAH :

<http://association-francophone-haibun.com/>



Copyrights des visuels :

Gérard Dumon, photographies : P. 1

Danièle Duteil, photographies : P 2

Brigitte Briatte, aquarelle, encres et techniques mixtes : Pp. 6 / 10 / 12 / 14 / 16 / 18 / 28 / 30 / 36 / 56

Responsable de publication : Danièle Duteil

Choix des visuels : Danièle Duteil

Conception graphique : Meriem Fresson

Mise en page : Michel & Danièle Duteil

